



Mensuel de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire N° 20165

EDITION DES AMICALES du STALAG V B
(Les captifs de la Forêt Noire)
et des STALAGS X A, B, C

Rédaction et Administration :
68, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris (9^e)
Téléphone TRinité 78-44



Compte Chèque Postal : Amicale VB - X ABC : 4841-48 Paris.

25^e ANNIVERSAIRE

LA BRESSE

Haut Lieu de rencontre des Anciens du VB et des Stalags X

4 Octobre 1970 ! Une date qui s'inscrit dans les activités de nos amicales et qui aura sa place en la commune la plus accueillante et une des plus belles des Vosges.

A La Bresse on s'apprête à vous accueillir à bras ouverts et vénérables flacons débouchés en salut amical.

La Bresse ?... Connaissez-vous ?... Souffrez qu'on vous présente cette petite ville de montagne qui a vécu, au cours des siècles, un terrible holocauste, le dernier remontant au temps où, à Villingen ou ailleurs, on attendait... avec quel espoir qui, cette fois, ne serait pas déçu, l'ouverture des portes embarbélées.

Au 8^e siècle, au confluent de deux ruisseaux qui vont former la rivière de Moselotte, vint s'installer une petite colonie alsacienne, en ce pays de Vogesus qui n'était qu'un désert boisé, non habité, lieu de chasse des empereurs et souverains.

A cette première implantation d'habitants vinrent se joindre les membres d'une colonie luthérienne, chassés après leur défaite devant Saverne au cours de la guerre des Rustands qui les opposait au duc de Lorraine, Antoine.

Cette première communauté eut beaucoup à souffrir du passage des suédois. La chronique rapporte que, provoqués par un habitant, qui, caché derrière

un « conduit » (maison), tua un soldat isolé, furieux, les suédois réduisirent le village en cendres et tuèrent tous ceux des habitants qui ne s'étaient pas réfugiés dans la montagne.

La Bresse n'était alors qu'un petit bourg situé plus bas que la ville actuelle. Celle-ci ne date que du milieu du 17^e siècle.

A peine relevée de ses ruines, la localité fut ravagée par la grande épidémie de peste noire qui ne laissa qu'une seule famille.

Le territoire de La Bresse ou La Bresse... qui vient de l'Embrasse par rapport aux deux ruisseaux qui s'embrassent ici... appartenait aux ducs de Lorraine et aux seigneurs de Hattstadt. Un de ces derniers ayant assassiné le prévôt de Kaysesberg, la famille de celui-ci, les Landsperg, prit les armes, franchit les Vosges et détruisit la première agglomération, emmenant tous les hommes dont elle put s'emparer.

Une fois de plus, il fallait tout reconstruire. Mais cela ne fut pas réalisé à l'emplacement primitif, les nouvelles constructions s'élevant sur le confluent des deux ruisseaux.

Au 15^e siècle, un groupe lorrain de défricheurs envoyé par les abbesses de Remiremont qui voulaient

peupler la montagne, vint s'installer au lieu dit le Chatelet, à mi-chemin de Cornimont où il avait édifié une chapelle.

Les alsaciens de La Bresse qui, en patois, s'appelaient encore « woll » d'où le nom Vologne d'un des ruisseaux, n'avaient point de chapelle, ils vinrent aux offices de celle des lorrains. Ce fut le début de la fusion.

La Bresse n'avait de relations familiales et commerciales qu'avec l'Alsace. Eté comme hiver, une fois la semaine, un convoi de 20 ou 30 chevaux partait pour l'Alsace par les chaumes de Walsh et du Rotenbach. « les convoyeurs recevant la chaume du Rotenbach en amodiation afin de coucher et vint-paturer leurs chevaux sur ladite chaume en allant et venant d'Alsace, sans aucune indemnité ».

La Bresse n'avait aucune relation avec les localités lorraines. Il était interdit aux habitants de vendre quoi que ce soit des produits du pays en dehors du territoire... « 60 francs d'amende à un habitant pour avoir vendu un demi cent de planches à un étranger »... « 30 gros d'amende à un habitant pour avoir vendu un derrière de chariot »... « P. V. contre un officier de justice qui a conduit et trafiqué du poisson hors la communauté ».

Au 16^e siècle, les relations commerciales avec l'Alsace faillirent être rompues, Munster étant devenue luthérienne refusant toutes relations avec des catholiques. On allait jusqu'à tuer ceux-ci lorsqu'ils franchissaient Rotenbach.

Au 16^e siècle, la seigneurie est aux ducs de Lorraine avec, comme comparsonniers les Hattstadt.

Cette situation particulière faisait de La Bresse une « marche », une sorte de territoire neutre, sinon contesté.

Il ne faut donc pas s'étonner que La Bresse disposât d'une justice particulière. Celle-ci était purement locale, rendue sous un orme séculaire. Le maire en était le président, il était assisté par huit jurés, un échevin et un huissier. Les débats et délibérations, le jugement, tout se déroulait en patois. Il n'y avait ni tables, ni écritoire, les sièges étaient des pierres arrondies.

On le voit, La Bresse a une longue histoire, curieuse par bien des côtés, malheureusement marquée par des drames.

Le dernier est relativement récent puisqu'il date d'octobre 1944, au cours des combats pour la libération des Vosges.

Les allemands, en fuite, déportèrent tous les hommes au camp de Pforzheim où, pour ajouter à leur malheur, ils furent victimes d'un violent bombardement causant des pertes parmi eux.

Quant à la ville, dans une tragique destinée établie depuis des siècles, elle fut détruite systématiquement maison par maison. Toute l'agglomération, une fois de plus, fut détruite. Ce n'était plus qu'un champ de ruines affreux, lamentable.

Une fois de plus, La Bresse retrouvait sa vocation de ville martyre.

Mais, le courage, la ténacité, l'esprit d'entreprise des habitants allaient faire merveille.

Des ruines allait renaître une ville nouvelle, élégante, admirablement placée dans un écrin de la montagne vosgienne.

Sa vocation touristique s'est affirmée en été comme en hiver grâce à un équipement hôtelier et sportif qui peut la faire considérer comme la capitale touristique de la partie méridionale de la chaîne des Vosges.

Vous allez, pour notre rencontre toute prochaine, trouver à La Bresse, outre la ferveur de l'amitié, un séjour agréable, vivifiant, dont vous emporterez le meilleur souvenir, grâce aux efforts déployés par notre grand Bernard et à son équipe en l'honneur de leurs hôtes.

Alors, à bientôt !

Vieux Camarades de trente ans, La Bresse vous attend et vous salue.

J.-J. BMMERT,
Prix Ereckmann-Chatrian 1968.

1945 - 1970

XXV^e Anniversaire de la Libération des Stalags VB et X ABC Grandes Journées de l'Amitié

SAMEDI 3 OCTOBRE 1970

Accueil : Hôtel du Vieux Moulin à La Bresse.

Visite de La Bresse et de ses principaux monuments.

Promenade facultative sur la route des Crêtes et le Hohneck.

20 heures : DINER AMICAL (16 F. vin et service compris).

Veillée artistique à l'Hôtel du Vieux Moulin.

DIMANCHE 4 OCTOBRE 1970.

11 heures : Office religieux en l'Eglise de La Bresse à la mémoire de tous nos camarades décédés.

12 h. : Cérémonie au Monument aux Morts. Dépôt d'une gerbe.

12 h. 30 : Réception à l'Hôtel de Ville suivie d'un Vin d'Honneur.

13 heures : BANQUET DU XXV^e ANNIVERSAIRE à l'Hôtel du Vieux Moulin (Direction : Bernard JEANGEORGES).

Participation : Fr. : 25.

Prix fournis par l'Hôtel du Vieux Moulin :
Chambre : 2 personnes : 12 — 3 personnes : 20 Fr. — Petit déjeuner : 3,50.

Retenez donc ces dates pour ces belles journées VB - X ABC dans les Vosges ! Vous ne le regretterez pas, vous le savez, et vous vivrez encore des moments bien agréables, fraternels et joyeux !

RETRouvailles AMICALES...

AMBIANCE P. G. ...

RECEPTIONS... GAIETE...

REPAS GASTRONOMIQUES...

RIEN NE MANQUERA !

Vous pouvez déjà vous inscrire auprès de notre ami Bernard JEANGEORGES, Hôtel du Vieux Moulin à La Bresse (88) ou au siège de l'Amicale VB - X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin à Paris. Il est prudent de retenir ses chambres à l'avance.

La Télévision régionale sera là pour filmer quelques séquences de notre Journée Nationale. Venez tous, amis du VB ou des X ABC pour montrer aux téléspectateurs que l'amitié P.G. a résisté victorieusement aux atteintes du temps.

Ces deux grandes journées doivent être le triomphe de notre camaraderie P.G.

Les 3 et 4 Octobre 1970 les VB et X ABC seront tous à La Bresse.

COURRIER DE L'AMICALE

Beaucoup de nos amis nous ont adressé des messages de vacances. Nous les en remercions. Ils ont pensé à leur Amicale. D'autres, beaucoup d'autres, ne sont pas partis et nous pensons à nos amis cultivateurs dont la présence doit être constante à la ferme, à nos amis retraités, à ceux dont les moyens financiers ne permettent pas de quitter leur région. Mais nous espérons pour tous que le repos aura été bénéfique.

N'oubliez pas que nous célébrons à La Bresse les 3 et 4 octobre prochains le XXV^e Anniversaire de notre Retour. Une occasion unique de se rassembler entre amis et aussi de faire des rencontres. Ainsi je pense à notre ami **Ernest DELEPINE**, de Pérenchères, qui voudrait retrouver un camarade du VB, **Henri LAMBERT** qui habite dans les Vosges. Rien de plus facile, ce dernier sera sûrement à La Bresse, alerté par notre Rassemblement. Donc ami DELEPINE tu sais ce qu'il te reste à faire.

Une visite à l'Amicale de l'ami **Mario GENOIS** et de Madame, Venus d'Aix-en-Provence à Paris ils ont réservé une soirée à l'Amicale. L'ami Mario en a profité pour s'inscrire pour La Bresse. Quand je vous dis qu'il y aura du monde à La Bresse les 3 et 4 octobre ! D'ailleurs Mario espère bien y rencontrer beaucoup d'anciens du Waldho. Il a profité de sa visite pour adresser à tous les amis son bon souvenir.

Notre ami le Professeur **Paul PAYRAU**, que nous avons rencontré à La Fondation Ophtalmologique A. de Rothschild dans l'exercice de ses hautes fonctions, adresse à tous les amis de l'Amicale et en particulier aux anciens du Waldho son meilleur souvenir.

Notre ami **Jules FRANCOIS**, 10, rue Travot, à Toulouse, nous adresse de Brest où son fils est embarqué sur la « Jeanne d'Arc », son fraternel salut et son bon souvenir à tous les X ABC.

Notre ami **Claude LEFORT**, l'immortel « Papillon » du Waldho, est allé visiter son ancienne Apoféke du Waldho. Mais une surprise l'attendait à Villingen : la neige ! Et, comme dit l'ami Papillon : « Je n'avais jamais vu pendant trois ans Villingen sous la neige au 1^{er} Mai ». Il envoie son amical souvenir aux anciens P.G. du VB et en particulier du Waldho. Un séjour à La Bresse au retour, pour dire un bonjour aux amis JEANGEORGES.

Un autre passage au Vieux-Moulin de La Bresse de notre ami **DEMONGEOT**, de Châtelleraut qui adresse à tous son amical souvenir.

Notre ami **CHARPENEL**, de Taulignan, nous adresse une longue lettre nous disant toute sa joie d'avoir en octobre l'ami Henri FAURE comme voisin. Hélas ! le sort en a décidé autrement. Une issue fatale, imprévisible si rapidement, est venue mettre un terme à ce beau projet. Nous espérons notre ami CHARPENEL complètement rétabli et le voir parmi nous à La Bresse pour les 3 et 4 octobre. Pour l'amitié il n'y a pas de distance ! A bientôt Julien !

Notre ami **Adrien SCHMIDT**, 48, rue Kléber, à Thann (Haut-Rhin), envoie ses bonnes amitiés, santé, à tous les anciens du VB et aussi ne pas oublier les anciens du Heuberg où on a passé de **bonnes vacances** pour avoir la ligne haricot. Cordiales poignées de main d'un ancien du VB et du Heuberg. Thann n'étant pas loin de La Bresse, nous espérons voir notre ami SCHMIDT les 3 et 4 octobre pour le XXV^e Anniversaire.

Notre ami **NEVEU**, 1, rue Raspail, au Havre, dont nous saluons l'entrée à l'Amicale grâce à une rencontre imprévue aux Baléares avec l'ami ALADENISE, envoie ses bonnes amitiés aux anciens du Camp de Villingen ainsi que son bon souvenir et c'est avec plaisir qu'il recevrait les amis de passage au Havre pour leur offrir le « pot » de l'amitié.

Notre ami l'**Abbé Elie LAPEYRE**, curé de Castétis, envoie en ce XXV^e Anniversaire de la Libération un amical souvenir à tous.

Notre ami **Jean DENTELLE**, 8, rue Jean-Moulin, Vauzelles, Nevers (Nièvre), envoie ses bonnes amitiés à tous. Notre ami **Robert RAMPILLON**, 4, rue St-Maurille, à Angers (M.-et-L.), envoie ses bonnes amitiés à tous.

Notre ami **Julien RAVEL**, La Garnière, Pollionnay à Craponne (Rhône), envoie son bon souvenir à tous les camarades.

M^{me} **Christiane DUPRÉ**, Receveuse P.T.T. à Bellegarde, nous adresse en souvenir de son mari, notre camarade **Robert DUPRÉ** qui a passé cinq ans à Sandbostel, Stalag X B et décédé le 13 octobre 1966, un mandat pour notre Caisse de Secours. Le souvenir de notre ami DUPRÉ est toujours présent à la mémoire des anciens de Sandbostel. Merci, Madame DUPRÉ, pour votre geste.

Notre ami **Gaston BEAUVAIS**, 10, rue du Belvédère, à Mareil-Marly (Yvelines), envoie toutes ses amitiés à tous les camarades.

Notre ami **H. BLAIS**, St-Bomer-les-Forges (Orne), envoie son amical bonjour à tous et surtout à **LANGÉVIN** avec qui il était dans la Baraque à côté de la Chapelle du Stalag, avec MAUGUIN et toute la suite.

Notre ami **Amédée CAUDRAY**, 192, bd Mal-Juin, à Mantes-la-Jolie (Yvelines), adresse à tous ses bonnes amitiés.

Notre ami **GELORMINI**, de Prunelli (Corse), a eu des ennuis de santé l'an dernier. Nous espérons qu'il n'en reste plus rien maintenant et qu'il a repris ses activités. Il adresse un cordial bonjour à tous les membres du Bureau ainsi qu'à tous les amicalistes et à leur famille.

Notre ami **Raymond DOUCET**, Hôpital Dubois-Larrey, à Brive (Corrèze), nous apprend la mort survenue le 23 août 1969 à l'âge de 56 ans, de notre camarade **Joseph BRETAULT** ! Nous adressons à la famille de notre camarade nos sincères condoléances. Nous sommes heureux que la lecture de « PLEIN SUD » ait vivement intéressé notre ami DOUCET à qui nous souhaitons meilleure santé.

Notre ami **Marie-Roger BELLOT** a quitté définitivement la région parisienne pour se fixer à Florémont, près de Charnes (Vosges). Nous souhaitons à l'ami BELLOT beaucoup de bonheur dans sa nouvelle rési-

dence. Il n'est pas loin de La Bresse où il pourra assister à la Journée Nationale du 4 octobre pour la célébration du XXV^e Anniversaire de la Libération des Stalags VB et X ABC.

Nous avons la joie d'accueillir à l'Amicale notre ami **Roger BAUDOIN**, Eden Hôtel, avenue Louis-Gallet, à Juan-les-Pins (A.-M.). C'est par l'intermédiaire de notre dévoué **Maurice CHRAPATY**, de Thionville, à qui nous adressons nos meilleurs vœux de bonne santé, que nous devons cette rentrée à l'Amicale. Combien de nos camarades des X ABC ignorent l'existence de cette Amicale si florissante et si active. Anciens des X, donnez-nous des noms de camarades et nous ferons le nécessaire. Merci à l'ami BAUDOIN pour son don à notre Caisse de Secours.

Notre ami **Raymond LADANE**, 3, rue de la Gendarmerie, à Metz (Moselle), a, pour les fêtes de Pâques, rencontré le grand **Bernard** à La Bresse et l'abbé **Armand PERRY** à St-Maurice. Que de bons et... de moins bons souvenirs ont été évoqués. Nous espérons voir notre dévoué LADANE le 4 octobre à La Bresse. Il adresse son bon souvenir à tous les amis du VB.

Notre ami **Yves LE BONNIEC**, de Cachan, adresse ses meilleurs encouragements à l'équipe du Bureau et du « Lien » et ses amitiés à tous les amicalistes.

Notre ami **Henri AIX** a quitté Paris pour la Provence. Il est désormais à La Bigue-La-Valette, avenue Jean-Marie-Tortel, Le Clos. Il travaille à Toulon et est toujours de cœur et de pensée avec l'Amicale. Il souhaite une bonne forme à l'Amicale et à tous les amicalistes. Nous souhaitons à notre ami bonheur et prospérité dans sa nouvelle résidence.

Notre ami **André MARTINET**, 17, rue de Copenhague à Bar-le-Duc (Meuse), envoie ses meilleurs souhaits amicaux à tous.

Notre ami **Frédéric BALLE**, 3, avenue de Corbera, Paris, adresse son bon souvenir aux anciens de Villingen. A quand ta prochaine visite maestro ?

Notre ami **André DAUSSIN**, 26, rue Louis Carlier, Le Cateau (Nord), envoie ses bonnes amitiés à tous les copains du kommando Sigmaringen Laiz Steidl.

Notre ami **Bertie GUERY**, 18, rue Pasteur, Nancy, envoie une bonne pensée aux anciens de Chiron Barake à Tuttlingen. Avec l'espoir de le rencontrer à La Bresse le 4 octobre.

Notre ami **Frédéric LAURENS**, 110, rue Henry Litoff, Bois-Colombes, envoie ses bonnes amitiés à tous les VB et particulièrement à ceux de Schramberg.

Notre ami **J.B. VANNI**, Infirmier, Sanatorium du Petit Arbois, Les Milles (B.-du-R.), envoie son meilleur souvenir à tous.

Notre ami **Georges OLLIVIER**, route de Verlin, Saint-Julien-du-Sault (Yonne), envoie ses bonnes amitiés à tous. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **André SICRE**, 15, rue Pailhé, Mazamet (Tarn), adresse ses sincères amitiés aux anciens du VB et surtout de Tailfingen sans oublier **LARRIERU** et **THUAL**.

Notre ami **Georges HALLEY**, 2 bis, rue des Lavières, Chaumont (H.-M.), envoie son bon souvenir à tous.

Notre ami **Gilbert DELAHAYE**, 12, rue aux Juifs, Aumale (S.-M.), envoie son bon souvenir à tous les anciens de Steinemenstadt et Lustnau-Tubingen

Notre ami **Maurice SAI**, Mairie de l'Hay-les-Roses (V.-de-M.), envoie ses amitiés à HADJADJ sans oublier ceux de Schramberg.

Notre ami **Paul DOUET**, 18, rue Charles-Bridou, Le Perreux (V.-de-M.), souhaite à tous les anciens copains bonne santé et prospérité à l'Amicale. Il adresse ses plus vifs remerciements à tous ses dirigeants si dévoués. Cordiales poignées de main à tous les copains.

Notre ami **André CURTET**, 31, avenue F. Mistral, Nice, envoie un amical bonjour aux anciens de Schramberg.

Notre ami **Paul VAUTHIER-LARRIERU**, à Xertigny (Vosges), adresse à tous ses meilleures amitiés. Rendez-vous à La Bresse le 4 octobre.

Notre ami **André FERNETTE**, 9 bis, rue de Montbéliard, Bethoncourt (Doubs), avec son meilleur souvenir à tous.

Notre ami **Marcel MELLOTT**, 6, avenue du Colonel-Driant, Arcis-sur-Aube (Aube), envoie ses meilleures amitiés à tous les amicalistes.

Notre ami **Charles MOREL**, 8, rue de la 2^e D.B. à Epinal-Saint-Laurent (Vosges), avec son cordial bonjour à tous. Espérons le voir à La Bresse le 4 octobre.

Notre ami **Marcel GRAND**, Boulanger à Fayet (Aveyron), envoie ses meilleures amitiés à tous les anciens du Stalag.

Notre ami **Michel MAJAI**, 146, rue de la Pompe à Paris (16^e), adresse toutes ses amitiés aux anciens P.G. et demande ce que deviennent les anciens de Grosselfingen.

M. **Philippe GUILLOU**, 50, bd Saint-Germain, Paris est toujours en bonne santé et adresse son bon souvenir à tous les anciens d'Ulm.

Notre ami **Noé VIVIER**, 84, rue République, Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), envoie ses bonnes amitiés à tous.

Notre ami **Dominique CHAUMONT**, 6, rue du Moulinet à Paris, se plaint que les nouvelles sont rares des anciens des kommandos de Balingen, Onstmettingen et Rottweil. Transmis à l'ami **BEAUVAIS**.

Notre ami **Georges LEBEDEFF**, 30, rue des Dames à Paris, envoie ses amitiés à tous et en particulier aux anciens du Waldho. Espérons le voir un jeudi à l'Amicale.

Notre ami **Paul MUNIER**, rue Haute, Pouxieux (Vosges), adresse un amical bonjour aux anciens du VB en particulier à ceux du Waldho et de Weingarten. Rendez-vous à La Bresse le 4 octobre.

Notre ami **Roger HARROUE**, Damas-et-Bettegney par

Dompierre Laviéville (Vosges), adresse ses cordiales amitiés à tous. Au 4 octobre à La Bresse pour le XXV^e Anniversaire de la Libération.

Notre ami **Marcel LE GOUEF**, 27, rue de Bel-Air à Vannes (Morbihan), envoie ses bonnes amitiés à tous.

Notre ami **René BOURTON**, La Roche-sous-Montigny par Cons-la-Grandville (M.-M.), adresse ses meilleures amitiés à tous et particulièrement aux anciens de Schramberg.

Notre ami **Emile CHARTIER**, 44, rue du Petit-Saint-Mars à Etampes (Essonne), envoie ses sincères amitiés à tous les camarades du VB.

Notre ami **Roger SOYEUX**, Lislet, Montcornet (Aisne), envoie tous ses encouragements à l'équipe de notre journal, son bon souvenir aux copains de kommando en particulier ceux de Speichingen, à l'abbé **CHAMBRILLON** qu'il a eu le plaisir de revoir l'été dernier et **G. DEBAUT** avec ses bonnes amitiés à tous.

Notre ami **M. GOUZON**, 2, rue Avedam, Chartres (E.-L.), avec son meilleur souvenir à l'abbé **René PETIT** du Waldhôtél.

Notre ami **Léon APCHAIN**, 14, rue Croix Belle-Porte, Saint-Quentin (Aisne), envoie ses bonnes amitiés à tous et en particulier à son ami **PLANQUE**.

Notre ami **Gaëtan JOURDAIN**, P.T.T., Orbec (Calvados), adresse un amical bonjour aux anciens du XC principalement à ceux du Kommando Offigausen.

Notre ami **Jacques BMMERT**, Les Genêts, Remiremont (Vosges), adresse un amical bonjour aux anciens de Villingen. Rendez-vous à La Bresse le 4 octobre. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **Henry BLEY**, 12, rue du Chemin Vert à Tours (I.-L.), envoie son bon souvenir à tous les amis du Stalag et en particulier à ceux de Schramberg.

Notre ami **DESFORGES**, 9, rue Bulot à Vichy, avec son très bon souvenir à tous sans oublier l'ami **KEPPER**. A été très heureux de rencontrer l'an dernier l'ami **RYSTO**.

Notre ami **René BERNARD**, 8, bd E.-Zola, Croix (Nord), envoie ses bonnes amitiés à tous. Nous espérons que notre ami est complètement remis de l'accident de la route qui l'a conduit à l'hôpital. Bonne santé.

Notre ami **Maurice LAGUERRE**, 16, rue Ampère, Girardmont (M.-M.), bien cordialement à tous. Rendez-vous à La Bresse le 4 octobre.

Notre ami **Jean DIDION**, 6, rue G.-Boussinesq, Reims (Marne), avec son très bon souvenir et ses amicales salutations à tous.

Notre ami **l'Abbé Antoine DERISOUD**, Curé à Seyssel (Ain), avec ses amitiés les plus fraternelles à tous les copains. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **François MARCHAL**, rue de Jarménil à Eloyes (Vosges), envoie ses bonnes amitiés à tous les VB et en particulier aux anciens du Waldho. Au 4 octobre François !

Notre ami **Jean PICOLET**, Marcy-l'Etoile (Rhône), envoie ses meilleurs vœux de bonne santé à tous ainsi que son bon souvenir.

Notre ami **Pierre LAFOUGERE**, Président du Tribunal de Grande Instance de Brive (Corrèze), envoie son plus fidèle souvenir aux camarades du VB.

Notre ami **René MATHIEU**, 2, rue Albert-Christophe, Thaon (Vosges), avec ses pensées amicales à tous les anciens du VB. Rendez-vous au 4 octobre à La Bresse.

Notre ami **Raymond DEBRAY**, 1, rue Pierre Boistean, L'Aigle (Orne), envoie un amical bonjour à tous ceux de Brême de sinistre mémoire.

Notre ami **Abel MEDARD**, 23, rue Saint-Victor à Epernay (Marne), envoie ses bonnes amitiés à tous et en particulier aux anciens de Schramberg. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **Charles POGGI** à Saint-Florent (Corse), se rappelle au bon souvenir des anciens du VB et du Waldho et leur adresse toutes ses amitiés.

Notre ami **Pierre CAMPANA**, Taglio-Isolaccio par Pero-Casavecchie (Corse), avec toutes ses amitiés aux anciens du VB.

Notre ami **Louis BLIN**, Chirurgien-Dentiste, 65, rue de Metz à Nancy, avec ses bonnes amitiés et son bon souvenir à tous. Merci pour notre Caisse de Secours. Nancy n'est pas loin de La Bresse et pour notre ami il doit bien y avoir encore quelques bons bouthéons à raconter ! Alors au 4 octobre ?

Notre ami **l'Abbé Marcel GUIL**, 80, rue de la Tombe-Issoire à Paris, envoie ses meilleures salutations et son bon souvenir aux anciens du kommando 605.

Notre ami **Gilbert MONS** à Noaillan, par Villandraud (Gironde), meilleur souvenir aux anciens P.G. de St-Blasien et St-Georgen et félicitations aux membres du Bureau pour leur action en faveur de nos camarades malades et de leurs familles.

Notre ami **André CURTET**, 31, avenue Frédéric-Mistral à Nice, a été très heureux de lire « PLEIN SUD ». Nous lui souhaitons une meilleure santé et un prompt rétablissement.

Notre ami **Maurice LEFEBVRE**, les Guénards à Creuzier-le-Vieux (Allier), avec ses bons souhaits à tous.

Notre ami **Joseph BERNARD**, 11, rue Physicien J. Charles, Beaugency (Loiret), amitiés à tous en particulier aux bûcherons de Späichingen, Gabriel Roger, sans oublier l'abbé **CHAMBRILLON**.

Notre ami **Ivan MARX**, rue de la Gare à Niharté (Indre), Meilleur souvenir à tous et particulièrement aux anciens de Tuttlingen. Merci pour notre Caisse de Secours.

Notre ami **Gaston SIREL**, 4, rue le Chatelier, Grenoble (Isère), envoie ses amitiés à tous.

Notre ami **Max PINLON**, 130, bd Pt-Wilson à Bordeaux, envoie à tous les anciens du X A ses bonnes amitiés.

Notre ami **Adrien MONNET**, à Messeix (P.-de-D.), envoie ses bonnes amitiés à tous et spécialement aux anciens du XC.

Notre ami **Joseph FOURCOUX**, 7, bd V.-Hugo à Tarascon (B.-du-R.), envoie son amical souvenir à tous. Merci pour notre Caisse d'entraide.

Notre ami **Eugène CAMUS**, Forges de Clairvaux (Aube), adresse son bon souvenir et toutes ses amitiés à tous les copains de Magirus. Merci pour la Caisse de Secours.

Notre ami **Pierre GENET**, 17, rue d'Upsal, Strasbourg, envoie ses amitiés à tous les anciens de Villingen. Merci « colonel » pour notre Caisse de Secours et peut-être au 4 octobre à La Bresse.

(A suivre.)

NOS DEUILS

Henri FAURE

Il était notre doyen. Mais c'était un doyen d'une jeunesse remarquable, d'une vitalité extraordinaire, d'une activité sans cesse en éveil. De la classe 19 il avait été libéré comme ancien combattant 14-18 en 1941.

Dès son arrivée, comme prisonnier au Stalag VB, il avait été désigné par les autorités allemandes du camp de Villingen, pour organiser un atelier de tailleurs. Artisan-fourreur à Paris, il était vraiment l'homme qualifié pour tenir ce rôle. Bon nombre de camarades prisonniers ont pu, grâce à lui, éviter de durs travaux.

Libéré, il se mit aussitôt à la disposition du Centre d'entraide pour venir en aide à ses anciens compagnons de captivité car il pensait que dans le domaine limité de son activité propre une tâche bienfaisante pouvait s'accomplir. Jamais on ne fit appel en vain à sa grande générosité.

Membre de l'Amicale depuis sa fondation, membre du Comité Directeur depuis 1945, il se dévoua entièrement à la cause amicaliste. C'est avec le concours de tels hommes que notre Amicale est devenue ce qu'elle est.

Son départ à la retraite, en l'éloignant de Paris, lui fit quitter le Comité Directeur. Mais il venait souvent nous rendre visite pour se retremper dans cette atmosphère d'amitié qu'il n'avait jamais oubliée.

Une cruelle maladie vient de l'enlever à l'affection des siens et de tous ses amis. Quel destin implacable frappe donc les meilleurs d'entre nous ?

Trente ans d'amitié nous unissaient l'un à l'autre. Et son amitié dégagait quelque chose de stable, fidèle, solide. Ma peine est grande comme celle d'ailleurs de tous les camarades du Comité et de l'Amicale. A ses obsèques, le lundi 6 juillet 1970, en l'Eglise Notre-Dame de Clignancourt, la ferveur des camarades rassemblés — en si peu de temps — a été pour Henri FAURE le témoignage le plus réel de ce qu'il a représenté pour nous : camaraderie souriante, droiture entière et la franche amitié sur laquelle nous avons toujours compté.

A vous Gaby, compagne éplorée, qui l'avez soigné avec tant de dévouement et d'amour, vont toutes nos pensées. Notre amitié est plus récente mais elle n'en est pas moins solide et il est bon que vous sachiez qu'il y aura des lieux où le souvenir de votre Henri n'est pas prêt de s'éteindre : dans nos foyers d'abord et à l'Amicale ensuite. Puisse la sollicitude de tous vos amis vous apporter, chère Gaby, un apaisement à votre grande peine.

Et toi, mon vieux Jean, dont nous connaissions l'amour fraternel que tu portais à ton aîné, tous tes amis s'inclinent devant ton chagrin. Ta présence à nos réunions sera la preuve que notre « doyen » est toujours parmi nous.

A toute la famille de notre camarade l'Amicale présente ses sincères condoléances.

L'Amicale VB-X-ABC était représentée aux obsèques par nos amis : le Président LANGEVIN, ROSE, PLANQUE, GEHIN, DUEZ, PERRON, PONROY, VIALARD, YVONET, ALADENISE et notre secrétaire Madame MAURY.

Henri PERRON.

NOS PEINES

Nous apprenons avec peine le décès de notre camarade Henri CAPREDON, survenu le 12 Juillet 1970 à Beaumont-sur-Oise (Val d'Oise).

Notre ami, âgé de 68 ans, s'est éteint après une longue maladie contractée en 1961 (tombée cérébrale). Chaque année Madame Henri CAPREDON, fidèle amie du Lien, nous donnait des nouvelles de son grand malade.

Les obsèques ont eu lieu le vendredi 17 juillet en l'église de Franconville.

Nous prions Madame Henri CAPREDON de croire à notre profonde sympathie dans le deuil cruel qui vient de la frapper. L'Amicale est une grande famille et la perte d'un de ses membres est ressentie douloureusement par tous.

Le Comité Directeur présente à Madame CAPREDON et à ses enfants ses sincères condoléances.

Le 17 Juin 1970, notre camarade Eugène CESBRON, de Sainte (Maine-et-Loire), ancien du XB, s'éteignait à l'âge de 61 ans, à la suite d'une longue maladie.

Notre ami STORCK s'est mis à la disposition de la veuve de notre camarade et nous lui reportons l'amitié qui nous liait à Eugène CESBRON. Nous

remercions l'Amicale des X et affiliés de l'Anjou qui fit parvenir une plaque-souvenir.

Notre camarade Henri CORNUAULT, de Doué-la-Fontaine, représentait notre Amicale nationale.

Le Comité Directeur présente à Madame Eugène CESBRON et à sa famille ses sincères condoléances.

Nous avons le grand regret d'informer nos camarades du décès de notre camarade Aimé POLASTRINI, survenu à Marseille à l'âge de 54 ans.

A Madame Aimé POLASTRINI et à sa famille l'Amicale présente ses sincères condoléances et les assure de sa profonde sympathie dans le deuil cruel qui vient de les frapper.

Un journal qui nous revient avec la mention « décédé ». Cela concerne notre camarade Marcel MAURICE, 26, rue d'Anvers à Laval (Mayenne).

Nos sincères condoléances à la famille de notre regretté camarade.

Nous apprenons avec tristesse le décès de notre camarade GAMBY, de Charnay-les-Mâcon, à l'âge de 56 ans. Madame GAMBY, très éprouvée par le décès de son mari, n'avait pu en son temps nous prévenir. Le décès remonte au 12 octobre 1969. C'était un amicaliste de la première heure et notre peine est grande de voir s'éliminer ainsi tous nos plus fidèles compagnons.

A Madame GAMBY nous adressons nos sincères condoléances et la prions de croire à toute notre sympathie attristée. Qu'elle veuille bien considérer l'Amicale comme une seconde famille où le souvenir de notre camarade sera toujours présent.

NOS JOIES

Madame Madeleine BOUILLION et M. Roger LAVIER vous font part de leur mariage célébré le 4 Juillet 1970 dans la plus stricte intimité.

Au sympathique couple nous adressons tous nos vœux de bonheur. Le Bureau de l'Amicale félicite son président de la Commission de Propagande et animateur du Kommando 605 et adresse à la charmante Madame LAVIER tous ses souhaits de bienvenue au sein de la grande famille VB-X-ABC.

La Libération du Stalag VB (Villingen)

20 avril 1945. — Anniversaire d'Hitler. Fièvre du départ... Ceux de nos gardes-chiourmes qui ne sont pas encore partis sont requis pour évacuer les Russes. Du matin au soir, des convois de Russes quittent le camp, à pied, encadrés par des sentinelles armées de mitraillettes, se dirigeant vers la Suisse.

Dans l'après-midi, on perçoit à travers bois les premiers coups de feu annonciateurs de l'avance alliée. Ils se rapprochent tant que, vers 19 heures, après être sorti une première fois, puis revenu jusqu'au camp qu'il ne se décide à quitter que la mort dans l'âme, le Capitaine Goetz, en vélo, sac tyrolien au dos, revolver au ceinturon, mitraillette en bandoulière, en casquette souple, le casque accroché au guidon, se décide enfin à suivre la dernière colonne qui s'égaillera d'ailleurs à travers bois dès la sortie de la ville.

Dès ce moment, le Sonderführer Schlinder prend effectivement le commandement du camp. A l'intérieur des barbelés règne le plus grand calme. Mais on sent nettement que les gens sont « sous pression », les uns décidés à tout, les autres redoutant par avance les représailles qu'entraînerait une prise de position prématurée contre l'autorité... encore établie.

Encouragement pour les premiers : vers 22 heures sont signalés les premiers éléments français de choc, en l'occurrence les chars du 3^e Régiment de Spahis Marocains, qui ne tardent pas à traverser la ville de bout en bout, à toute allure, dans un vacarme et une canonnade invraisemblables. Au camp, c'est du délire, bien tempéré toutefois par l'incertitude et l'insécurité dans lesquelles nous nous trouvons : pratiquement, nous sommes maintenant en plein « front », environnés de troupes allemandes et dépassés par une petite unité française de reconnaissance dont on ignore exactement l'importance.

Schlinder, notre nouveau Commandant de camp, qui est notoirement connu pour un « bon type », plus timoré qu'autoritaire, se rend compte qu'il porte une responsabilité trop lourde pour lui. Au fond, c'est un service à lui rendre et, dans son for intérieur, il nous en saura peut-être gré que de l'en décharger un peu. Dans son bureau arrivent successivement Franz, Vollette, Larroze, Otonelli et deux autres.

A mesure que la nuit s'avance, cette petite réunion imprévue prend toute l'allure d'un Conseil d'Administration, puis d'un véritable Conseil de Guerre au bout duquel le représentant de la Wehrmacht rend ses armes à l'aspirant Larroze. Sitôt la nouvelle connue, les plantons du bureau, puis les sentinelles du voisinage sont amenés à mettre eux aussi bas les armes. Si bien qu'en peu de temps une section complète, plus un certain nombre d'officiers — dont l'un est accompagné de sa femme — sont « nos » prisonniers à l'intérieur des barbelés. Inutile d'ajouter que, pendant ce temps, alors qu'un des bâtiments de la Boelke-Kaserne, rempli de munitions, brûle en crépitant et qu'une aile de la Richtofen-Kaserne est en feu, au camp les langues vont leur train... et pas toujours dans un sens approuvé...

21 avril. — A la lueur des bougies et dans l'air enfumé par les cigarettes, nous attendons patiemment le jour avant d'aller nous rendre compte de ce qui était résulté du passage des chars lorsque, vers 5 heures du matin, devant nos projets, nous arrive Saulnier, l'homme de confiance du Kloster-Kasern, porteur de tous les renseignements désirables : « En ville, calme absolu. Lorsque les chars sont passés à grand fracas, la population a été prise de panique. Instantanément, toute la ville s'est couverte de drapeaux blancs. Le bourgmestre lui-même en a fait hisser un sur la mairie. Malheureusement, sur la place des S.A., derrière l'église, un char français a été stoppé par un projectile reçu de plein fouet dans la tourelle... »

Grâce à l'amabilité de Vollette, homme de confiance du stalag VC, qui met à notre disposition son camion de la Croix-Rouge, une équipe d'urgence avec un médecin, quelques sanitaires et un groupe de protection se rend immédiatement sur les lieux. Effectivement, un char touché à mort est venu s'immobiliser contre le remblai des tranchées-abris de la place de l'Eglise. A l'intérieur, un jeune spahi de l'armée d'Afrique, Louis Mercier, qui a été tué sur le coup à son poste de combat, vraisemblablement par une décharge de « Panzerfaust ». Ramené au camp, le corps a été déposé à la chapelle et mis en bière en présence de deux aumôniers, abbés Bonichon et Muller, du docteur Rebec, médecin auxiliaire, et de deux sanitaires. Les funérailles religieuses eurent lieu le 25 avril au cimetière des Prisonniers de Guerre de Villingen, avec la participation d'une délégation de la 1^{re} Armée.

Je venais de quitter la chapelle où j'avais assisté à la mise en bière de notre malheureux camarade et me dirigeais vers la bibliothèque du camp où je faisais « popote » lorsque, à hauteur de la baraque des douches, je m'entendis interpeller du côté de l'ancien poste de garde, en direction de Wald-Kaserne. Jugez de ma surprise : c'était un motocycliste de la 1^{re} Armée qui cherchait son chemin. Casqué, les lunettes relevées, noir de poussière ; en un tournemain, il fut arraché de sa moto, nassé à travers les barbelés et hissé sur de solides épaules qui lui firent faire, à son grand émoi, un magnifique tour d'honneur de notre camp.

Il venait de San-Georgen et était porteur d'un pli urgent pour Tubingen, où l'homme de confiance se trouvait être précisément mon ami Aubertin. Sans tarder davantage, nous le mîmes donc sur la bonne voie, assurés que nous ne tarderions plus guère à voir nos libérateurs qui, d'après notre motard, venaient de San-Georgen par la route.

A peine nous quittait-il que, vers 9 heures, tout essoufflé et tout mouillé, nous arrivaient de l'hôpital du Waldhotel le Capitaine Bernier et le Médecin-Lieutenant Fouché, qui avaient dû courir et même traverser la Brigach à l'improviste pour échapper aux investigations malveillantes de quelques « feldgrau » en surveillance dans les parages.

Le Capitaine Besnier, de la 1^{re} Armée, blessé et fait prisonnier quelques jours auparavant à Pforzheim, avait été amené d'abord au camp, puis hospitalisé à Waldhotel en attendant son transfert à Rottweil. Au bruit du canon, et n'ayant qu'un bras en écharpe, il ne pouvait se résoudre à demeurer inactif. Flanqué du Lieutenant Fouché, comme cicérone, il venait donc aux nouvelles. Rapidement mis au courant de la situation, il se nommait aussitôt gouverneur militaire et commandant d'armes pour la place de Villingen, sommant le maire de se présenter à lui immédiatement et nous demandant de bien vouloir en attendant lui constituer de suite, grâce à des volontaires et à l'armement récupéré depuis la veille, une section de combat aussi puissante que possible afin de parer à toute éventualité.

Moins d'un quart d'heure après, alors qu'exploitait à grand fracas le dépôt de munitions de la route de Pfaffenweiler, le maire et son adjoint étaient là et, après quelques discussions, signaient les conditions de reddition de la ville et mettaient à la disposition du nouveau « gouverneur » le plus bel hôtel de la ville, le « Blumenspost », où, dit-on, un mois auparavant, était descendu Himmler.

Et tandis qu'avec le maire, et escorté par sa section de combat, le gouverneur allait prendre possession de son P.C., le Lieutenant Fouché et moi, suivis de l'adjoint au maire, porteur d'un drapeau blanc, nous partions en direction de Waldhotel, battant les lisières de bois pour déceler des pièces antichars allemandes qui nous avaient été signalées. J'avoue que nous n'avons pas ramené de canons ; par contre, au cours de notre équipée, armés d'un seul revolver, nous avons pris possession d'un hôpital allemand de cinquante malades, puis, au hasard de nos recherches, fait prisonniers, désarmés et ramenés au camp, une trentaine d'Allemands qui erraient isolément ou en petits groupes à travers bois. Si bien que pour porter les armes confisquées et accompagner le convoi, nous avons dû nous faire prêter main forte par quelques amis de l'hôpital appelés à la rescousse.

Après deux nuits blanches et cette excursion d'un genre un peu particulier, nous étions tellement fourbus que nous avons « réquisitionné » une voiture automobile pour nous ramener aux baraques où, à peine arrivés, nous avons eu l'immense joie de recevoir et de boucler nos premiers vrais « gefangen ».

Vers 13 heures, passage rapide et toujours par erreur d'une Jeep et d'un canon tracté du 95^e R.A. qui ont mission de se rendre de Kappel à Tubingen par Schweningen. Un petit bonjour, quelques nouvelles intéressantes, un peu de reconstitution et les voilà en route... Lorsque, brusquement, j'apprends la disparition de Franz, notre homme de confiance, qui a si bien su manœuvrer ces derniers jours et qui, pour des raisons multiples, a droit à toute notre reconnaissance.

Le civil allemand qui nous avait ramenés au camp avec sa voiture quelques heures auparavant est là au bureau — l'ex-bureau de Goetz, que j'occupe ! — qui m'explique : « A la demande de M. Franz, qui m'en avait prié, j'allais avec lui du camp à l'hôpital de Waldhotel par la route d'Unterkirnach lorsque, en dessous de la chapelle de Lorette, au coin du bois, nous avons été arrêtés à l'improviste par un groupe de S.S. Interrogé sous la menace des mitraillettes,

parce que civil et citoyen allemand, j'ai été chassé brutalement tandis que M. Franz était emmené par eux dans ma voiture en direction d'Unterkirnach... »

Aucun renseignement de plus... Sauf qu'une heure après nous apprenions encore qu'au même endroit trois autres camarades avaient été arrêtés par les mêmes individus et mitraillés pour avoir essayé de fuir. Mariani blessé, Gosse et un Hollandais abattus à bout portant.

L'infanterie n'arrive que le samedi soir, vingt-quatre heures après les chars. Elle est accueillie par une fusillade : des éléments ennemis cachés dans les maisons de la ville l'attendent.

Ces éléments ont fait peser sur le camp une menace lourde bien qu'imprécise. En effet, nos prisonniers, libérés et armés, se sont répandus dans la ville et procèdent par un naturel droit de conquête. Ils n'éprouvent d'ailleurs aucune résistance apparente, le maire a fait arborer le drapeau blanc à une tour de la ville... Et déjà un fût de vin réquisitionné fait une entrée solennelle dans le camp.

La résistance aux troupes régulières, merveilleuses d'allant et de jeunesse, dure peu.

Le Colonel les commandant peut, le lendemain dimanche, présider la cérémonie des couleurs, qu'il a désirées très brève et qui consacre en quelque sorte la libération officielle du camp. Successivement, les drapeaux français, belge, polonais et serbe sont hissés au haut du mât ; le soviétique, tardivement confectionné, le sera plus tard.

Le Colonel fait un discours concis, énergique, dynamique, violent même, qui ne rappelle que de très loin le discours solennel et chevrotant des présentations au drapeau d'antan. Ce premier contact avec la « France Nouvelle » est bon.

La journée du dimanche, celle du lundi, qui ne sont plus des journées captives, voient une amélioration sensible de l'ordinaire, mais aussi, à l'intérieur du camp, la multiplication des parlottes, des ordres, des contre-ordres et aussi du désordre. La plupart de nos camarades ont repris une allure martiale et les adjutants le goût du service : l'un monte la garde à la porte, pistolet à la ceinture, fusil sur l'épaule et... jumelles en bandoulière.

Le mardi matin, trois cents sont désignés pour partir.

Partir... Il faut partir à pied, certes, mais on quitte le camp. La libération n'est plus un espoir, un vain mot, elle devient une réalité et la réalité ne s'entoure pas toujours de confort.

La colonne forme un défilé pittoresque et joyeux. Tous les libérés sont abondamment chargés de valises, sacs, paquets ; les plus pratiques tirent et poussent des voitures chargées de leurs impedimenta.

Un soupir détend toutes les poitrines, un large sourire illumine toutes les faces, le soleil brille, la route est belle.

Abbé Camille MULLER.

La Libération du Stalag XB (Sandbostel)

Nous nous devions, pour nos camarades anciens pensionnaires des stalags XA, XB et XC, de rappeler les derniers jours de Sandbostel, siège du stalag XB, qui était le camp état-major des X.

Pour ce faire, j'ai rendu visite à notre camarade, l'abbé Adolphe CADEAU, curé de Pruille, à quelques kilomètres d'Angers. Celui-ci, étant au camp depuis 1940, était un des derniers à l'avoir quitté.

Je savais que l'abbé CADEAU avait tenu un journal de la vie du camp. Lorsque je lui ai expliqué le but de ma visite, en bon copain qu'il était et qu'il est resté, il m'a remis spontanément ce précieux et volumineux journal.

Pour évoquer l'agonie du camp, qui était l'agonie du Reich, je ne commencerai ce récit qu'à partir de la date des revers qui devaient précipiter l'armée allemande dans une défaite sans précédent.

Henri STORCK.

JOURNAL DE NOTRE CAMARADE ADOLPHE CADEAU,
Matricule 38.742

27 juillet 1943. — Nous apprenons que Mussolini s'est retiré du pouvoir et la dissolution du parti fasciste.

28 juillet. — Des avions anglo-américains passent au-dessus du camp et bombardent Hambourg.

2 août. — Dans la nuit, des avions survolent le camp. Des bombes tombent aux alentours.

3 septembre. — Débarquement en Calabre (Italie). Cela se confirme, ce n'est pas un bouthéon.

8 septembre. — Sourire de tous les gefangs : nous apprenons la capitulation de l'Italie.

16 septembre. — On annonce que des prisonniers italiens vont arriver au camp. En effet, nous sommes consignés dans nos baraques ; interdiction d'avoir des contacts avec les nouveaux prisonniers.

20 septembre. — Un camarade angevin, GOHIER, de Saumur, est mort à l'hôpital. COUDERC et plusieurs d'entre nous assistons à la sépulture. Le cercueil est exposé dans une petite baraque hors de l'hôpital. Sur le cercueil, un drapeau tricolore, une couronne offerte par notre groupe ; à côté, une couronne offerte par les Allemands. L'aumônier de l'hôpital arrive et fait la levée du corps. Une section de soldats allemands rend les honneurs. Le cercueil est chargé sur une charrette et le convoi se dirige de l'autre côté du village de Sandbostel. Le cimetière se trouve au milieu d'un petit bois de sapins. La fosse est creusée. Le corps est descendu. Les dernières prières récitées, chacun de nous, selon la coutume, jette une pelletée de terre sur le cercueil. En sortant, nous nous inclinons devant les tombes de ROLLAND et de FORTIN.

25 décembre 1943. — Très belle fête de Noël avec veillée organisée par l'A.C. Messe de minuit avec chants, beaucoup de communions. Toute la nuit, à la baraque, sous l'impulsion de notre camarade LEFEVRE, du Nord, la joie a vibré.

30 mars 1944. — Départ des réformés pour la France. De notre chambre, nous assistons au départ de GAUDIN. Neuf Angevins partent aussi et parmi eux COUDERC (qui fut le Président de l'Amicale des X ABC, section de l'Anjou) et LEFEVRE, qui rejoint sa famille évacuée au Lion d'Angers.

2 avril 1944. — Réunion du groupe angevin. Notre ami MORREAU prend la direction du groupe. Arrivée au camp de nombreux camarades venant du kommando disciplinaire de Koberzin (369). Parmi eux : COUETTOUX, du Tertre de Pouancé, et l'abbé FORESTIER, du Lion d'Angers.

10 avril 1944. — Le Père MEUNIER part en kommando ; c'est le Père HENRY, un franciscain, qui le remplace comme aumônier.

14 juin 1944. — Des camarades ont réussi à fabriquer des postes récepteurs. Nous apprenons que les Américains et les Anglais ont débarqué en France. Nous avons désormais dans nos baraques des communiqués de la B.B.C.

4 septembre 1944. — Arrivée au camp de prisonniers polonais venant de Varsovie. Parmi eux, beaucoup d'enfants de dix à quatorze ans. Ils sont logés dans des baraques où ils couchent à même le sol avec une seule couverture. Ils font pitié.

20 décembre 1944. — MOREAU donne sa démission de chef du groupe angevin. Il est remplacé par CHARNACE, de Durtal, qui est aidé par AUVRIGNON, d'Angers. Nous recevons des colis que COUDERC nous fait parvenir.

10 février 1945. — Les Polonais sont évacués sur un autre camp. Nous apprenons que l'Offlag X a été bombardé et que de nombreux officiers français ont été tués. Les Russes ont dépassé Varsovie.

29 mars 1945. — Devant l'avance des armées alliées, grand branle-bas au camp. Dans la clandestinité, des groupes sont formés pour prendre en main le camp. Je suis inscrit parmi ces groupes.

30 mars 1945. — On annonce l'arrivée de déportés politiques dans le camp. Des camarades arrivent des camps évacués du côté de l'Est. Ils nous racontent l'exode des civils allemands fuyant les troupes russes. Un combat d'avions a lieu au-dessus de notre camp. Nous en suivons les diverses phases. Plusieurs fortresses alliées sont abattues et tombent autour du camp dans un fracas épouvantable. Alors que je suis aux douches, un avion passe en flammes au-dessus des baraques et vient s'écraser à 200 mètres environ des barbelés. Le pilote s'est jeté en parachute. Une section allemande fonce dans la lande pour le faire prisonnier. Au retour, ils reviennent tout penauds, le prisonnier est un adjudant pilote allemand.

2 avril 1945. — Dans la soirée, alors que je me rends au « Matériel Lager » pour voir mes camarades COQUIN et DONATIEN, à l'entrée du camp j'aperçois une foule de déportés politiques qui arrivent. Les soldats allemands s'affairent dans les allées et font rentrer tous les prisonniers dans les baraques. Interdiction d'en sortir sous peine de mort. A travers les fenêtres de la baraque, je vois passer le triste convoi dans un nuage de poussière. Escortés par des S.S. défilent non des hommes, mais des squelettes couverts de haillons rayés, les uns ayant la tête rasée, les autres la tête couverte d'un béret rayé. Après une heure d'attente, la circulation est rétablie et je peux rentrer à l'infirmerie. En passant devant le Marlag, je constate que les déportés sont parqués dans ce camp. Dans la journée, de nouveaux convois arrivent dans le même état. Tout le long de la grande allée du camp, des agonisants sont étendus. Impossible de leur porter secours, car les S.S. veillent.

4 avril 1945. — A travers les barbelés, nous apercevons, dans le camp des déportés, des tas de cadavres. Des charrettes viennent et le chargement funèbre se poursuit. Des fosses communes sont creusées autour du camp. Au camp, le ravitaillement vient à manquer. La Croix-Rouge Française avait mis à notre disposition un camion pour porter aux camarades français dans les kommandos biscuits et vêtements. L'homme de confiance ROBERT demande au Commandant du camp d'aller au ravitaillement en se servant de ce camion. Le Commandant accepte. Le camp des déportés est sous la direction du commandant S.S. KRAMMER, qui commande aussi Belgen-Belsen. Sa déception a été grande en arrivant au camp de ne point trouver chambre à gaz et crématoire.

25 avril 1945. — Un Commandant français évadé de l'Offlag arrive au Camp. Il prend la direction du camp français. Il demande de la discipline ; une section de policiers est formée. Nous entendons de plus en plus le bruit du canon. Les Allemands relâchent la surveillance et nous laissent en paix.

26 avril 1945. — Le Commandant français envoie des volontaires vers les Alliés, afin de les mettre au courant de la situation du camp.

27 avril. — Un avion survole le camp, il lance un message où est inscrit : « Courage, nous arrivons. » Les vivres, depuis plusieurs mois, sont distribués avec parcimonie et la situation chez les déportés est lamentable.

28 avril. — Un drapeau de la Croix-Rouge est hissé sur l'hôpital. Nous apercevons des mouvements de troupes S.S. autour du camp. Celles-ci prennent position dans le petit bois situé à 500 mètres de l'hôpital. Vers 17 heures, nous apercevons, sur la route de Selsingen à Sandbostel, des chars qui circulent. Ce sont les Anglais ! Grand enthousiasme dans le camp. Immédiatement, les chars tirent sur le petit bois. Nous assistons au combat, sans chercher à nous mettre à l'abri. La ferme qui se trouve au milieu du petit bois brûle. Les Allemands font sauter le pont de Sandbostel sur l'Oste. Les obus passent au-dessus du camp. Les Allemands résistent dans le petit bois qui commence à brûler. Nos gardiens se laissent désarmer, nous les laissons en liberté provisoire, mais ils doivent rester dans leur baraque sous la garde armée de nos camarades.

29 avril. — Le matin, les combats font rage autour de Sandbostel. Vers 14 heures, nous apercevons des

chars alliés qui débouchent à 200 mètres au sud du camp, face au petit bois. Les Alliés ont réussi à jeter un pont sur l'Oste. Ils attaquent le petit bois, nous voyons les Allemands se replier. Leurs officiers ont hissé un grand drapeau blanc sur la Kommandantur. Vers 16 heures, les Anglais font leur entrée au camp. C'est le délire ! Les barbelés s'écroulent ! C'EST NOTRE LIBERATION !

30 avril. — Aujourd'hui, Grand-Messe dans notre chapelle. Les officiers en grande tenue sont présents. Chaque nation est représentée. Les officiers russes sont au premier rang. Dans l'après-midi, le médecin, MABILLOTTE et moi devons emmener d'urgence un malade à l'hôpital. Le médecin emporte un revolver (nous sommes armés grâce à nos gardiens), car il y a une génisse blessée dans un champ et nous sommes décidés à la ramener pour donner du ravitaillement à l'infirmerie. Lorsque nous sommes sur la route de l'hôpital, ayant au bras le brassard de la Croix-Rouge, nous passons entre les deux lignes. Les Anglais sont dans des trous tout le long de la route. Nous passons à côté des chars qui sont non loin de l'hôpital. A peine sommes-nous arrivés à destination que les Allemands font un barrage d'artillerie. Les obus tombent autour de l'hôpital et sur la route que nous venons de quitter. Puis le silence se fait et nous repartons. Nous prenons la génisse, mais une autre alerte nous oblige à nous mettre à l'abri avec des soldats anglais qui nous font partager leur repas. L'alerte terminée, nous repartons vers le camp.

2 mai. — Les Anglais nous amènent du ravitaillement. Des prisonniers allemands arrivent par camions au camp. Ils repartent à pied en direction de Selsingen. Les kapos et les collaborateurs du camp sont enfermés à la prison en attendant qu'il soit statué sur leur sort ; le feldwebel « DANKECHEN » est fusillé ; fin bien douce en comparaison des souffrances qu'il fit endurer à nos camarades malades du Ravier.

4 mai. — Nous allons jusqu'au village de Sandbostel qui a beaucoup souffert de la bataille. Dans les maisons encore debout ou en partie détruites, les Anglais se sont installés. Les fermes sont anéanties, il ne reste plus que des pans de murs.

5 mai. — Une batterie allemande tire toujours en direction du camp. Un obus tombe sur l'hôpital, un Polonais est tué. Un autre obus tombe dans le camp ; cette fois, c'est un cheval qui en est la victime.

6 mai. — Des camions de civils allemands sont amenés au camp pour faire le nettoyage. Nous obligeons les officiers allemands de la Kommandantur à faire la corvée des W.C... Ils ne sont pas fiers dans les brancards de la tonne à m... C'est enfin leur tour ! Dans l'ancien camp du bataillon allemand, les Anglais ont aménagé les baraques pour recevoir les typhiques ; les déportés, lentement, évacuent le camp. COPIN et DONADIEN, ainsi que plusieurs infirmiers, sont atteints de la terrible maladie, ainsi que le Père ENGELMANN. Ils sont transportés avec les typhiques. Ils s'en tireront, car ils avaient été piqués il y a un an contre cette maladie.

8 mai. — Nous apprenons que l'Allemagne a enfin capitulé. Dans l'après-midi, nous allons jusqu'au petit bois, dans la lande. La ferme est entièrement détruite. Ici et là, une tombe avec une croix coiffée d'un casque allemand. Nous passons le pont construit sur l'Oste. Plusieurs croix et des casques anglais. La bataille fut dure.

14 mai. — Le rapatriement des prisonniers est commencé. Déjà, les prisonniers étrangers sont partis. Aujourd'hui, un convoi de Français part. Le soir, nous apprenons que demain ce sera notre tour.

15 mai. — ADIEU, SANDBOSTEL ! Dès le matin devant le camp, nous allons avec nos bagages à côté des camions anglais qui nous attendent. Nous montons dans les camions et c'est le départ. Nos camions traversent pour la dernière fois Sandbostel et, avant midi, nous arrivons à Lunebourg.

21 mai. — Vers dix heures, nous montons dans des camions qui nous déposent à l'aérodrome. Un avion est là, prêt à nous emmener. Nous sommes vingt-sept dans la carlingue. Nous survolons le Hanovre, la Westphalie, une partie de la Hollande. Arrivée à Bruxelles, où nous recevons un accueil enthousiaste.

23 mai. — Nous quittons Bruxelles par le train, au début de l'après-midi. A Tournay, gare frontière, nous pleurons en retrouvant le sol de France.

LE CAUCHEMAR EST TERMINÉ... VIVE LA FRANCE!

DÉPOT MEUBLES : RYSTO

7 ter, Avenue de St-Mandé — PARIS (12^e)
Tél. : 343-45-07

Centralisation du Meuble

pour les Négociants Français

DÉPOT MEUBLES RYSTO

7 ter, Avenue de Saint-Mandé
PARIS (12^e) — Métro : NATION
Téléphone : 343-45-07

Renseignements gratuits à tout membre
de l'Amicale VB - X.A.B.C.

Le Billet de l'Amicale

Profitez de l'entr'acte des vacances pour venir bavarder entre amis. Au mois de mars dernier, dans un article intitulé « A bâtons rompus », je vous avais mis au courant de la marche de notre Amicale. Six mois se sont passés et je crois que nous pouvons aujourd'hui faire le point.

Voyons tout d'abord la santé de l'Amicale. Le baromètre est au beau fixe avec cependant quelques tendances orageuses. Sur quels reliefs de l'Amicale vont donc éclater ces orages qui viennent perturber sa magnifique constitution ?

Il y a un gros point noir, là-bas, à l'extrême-limite des confins de l'Amicale : c'est le mandat-recouvrement ! Hé oui, c'est encore lui qui est sur la sellette. Dans notre article « Le Mandat-Recouvrement » du « Lien » de novembre 1968, nous avons essayé de montrer aux retardataires les inconvénients de ce mode de recouvrement des cotisations. Malgré un rappel dans le « Lien » de mars 1970, savez-vous combien de mandats-recouvrements notre Secrétariat a adressés en 1970 ? Deux cent trente ! Je n'en croyais même pas mes yeux ! Et, pourtant, notre dévoué Trésorier Mimile m'a montré la facture : 230 mandats à 3 F=690 F, soit 69.000 AF perdus pour l'Amicale. J'avais bonne mine, moi qui, dans un de mes derniers articles, signalait qu'il ne restait qu'une centaine de cotisations non perçues. Sur les 230 mandats, 170 ont été honorés et 60 refusés. Nous comprenons très bien que l'on puisse oublier, dans le courant d'une année, de payer sa cotisation à l'Amicale, cela arrive même aux membres du Bureau, mais le flagrant-délit leur coûte cher au bar du Bouthéon, croyez-moi, mais vous avez le « Lien » qui vous apporte chaque mois des nouvelles et qui vous rappelle à votre devoir. Comme avertissement, on ne fait pas mieux.

Quant aux 60 refusés, là, je ne comprends pas. Peut-être des décès en sont-ils la cause. Mais rien sur le mandat refusé n'en fait mention. Je sais, hélas ! que, dans le courant d'une année, nous perdons un nombre impressionnant de nos camarades. L'ancien P.G. est, plus que tout autre humain, placé dans une situation de santé défavorable. Nous constatons, ainsi que le dit le manifeste du Comité Fédéral de l'A.C.P.G., dans les faits et de la manière la plus dramatique, la vérité des conclusions auxquelles ont abouti les longs travaux des médecins et des professeurs de médecine sur la Pathologie de la Captivité. Le vieillissement précoce de l'organisme des anciens prisonniers est évident. C'est pourquoi nous perdons actuellement tant de meilleurs d'entre nous. Mais tous ces refus ne proviennent pas de décès, heureusement. Alors, pourquoi ces démissions non avouées ? Ces amis qui nous quittent ont-ils un alibi sérieux pour justifier leur départ ? Ont-ils des ennuis pécuniaires ? Pourquoi n'ont-ils pas le courage de nous avouer la cause véritable de leur renoncement ? L'Amicale est une grande famille et jamais un de ses membres n'a été abandonné. Alors que tant d'amis viennent nous rejoindre (hé ! oui, nous enregistrons toujours de nouvelles adhésions), nous ne comprenons pas ces refus. Alors que nous avons tant besoin de cohésion pour obtenir ce qui nous est dû, tant besoin d'amitié pour affronter les dangers du troisième âge, nous ne comprenons pas ces abandons.

Que dire alors de ceux qui sont sur la brèche depuis de longues années ? En voulez-vous un exemple ? Notre ami André BURNEL, rapatrié en 1941 comme ancien combattant de 14-18, a, dès son retour en France, fondé le premier groupement amicaliste P.G. C'était en 1941. Il avait pris le titre d'Amicale des Prisonniers de Guerre du Stalag X résidant dans la Région Parisienne. Son but : essentiellement l'Entr'aide Mutuelle à l'exclusion de toute activité d'ordre politique ou confessionnel au cours de ses réunions. L'objectif de l'Amicale VB-XABC est le même. Il n'a point changé depuis 1941. Et André BURNEL est toujours là ! S'il n'habitait pas à Sainte-Barbe-sur-Gaillon (Eure), mais encore à Paris, il serait membre du Comité Directeur de l'Amicale. Pourquoi de tels hommes sont-ils fidèles à une certaine conception de la vie, alors que d'autres se réfugient dans leur splendide isolement ? Tout simplement parce que la solidarité des camps leur est apparue indispensable dans la vie retrouvée. C'est pourquoi ils ont fondé cette Amicale que, contre vents et marées, ils ont maintenu à bout de bras. Et, maintenant, notre ami André BURNEL, dans son village de province, est heureux et fier de constater que son Amicale n'a point fait naufrage et va de l'avant.

Un autre nuage vient de surgir à l'horizon. Mais c'est un léger nimbus qui va vite s'effiloche au souffle de la brise. Cette brise pour l'Amicale, c'est la propagande ; le petit nuage la diminution des cotisants. Oh ! c'est un tout petit nuage, ne soyez pas effrayés. L'an dernier, au 31 décembre 1969, nous avions dénombré 1.240 cotisants, l'effectif total étant plus nombreux, car il faut ajouter nos camarades malades et les familles de nos camarades décédés, ce qui représente un total appréciable, croyez-moi ! Or, en compulsant les livres de comptes, nous avons trouvé un chiffre de 1.215 cotisants pour 1970 au 30 juin 1970. Ce qui fait que, malgré les décès qui ont frappé trop de familles de P.G., nous serions en augmentation d'effectifs si les 60 « refusés » avaient payé leur cotisation. Mais nous ne devons pas en rester là. Ce déficit de 25 cotisants ne doit pas exister au 31 décembre 1970. Nous devons rapidement combler ce retard ! Il y a encore trop de camarades VB ou X ABC qui ignorent l'existence de l'Amicale. Il faut que nous portions à leur connaissance qu'une Amicale, composée d'amis sûrs et dévoués, est à leur disposition ; que, pour conserver intact l'esprit d'amitié et d'entr'aide entre camarades qui ont connu la misère et la peine dans le même stalag, s'est créé, au retour de captivité, ce groupement qui porte le beau nom d'Amicale VB-X ABC.

Aussi, il n'est pas possible que cette Amicale soit en perte de vitesse. Je ne sais qui a dit (c'est peut-être un grand chef de guerre, mais notre ami LE CANU, qui est à lui tout seul une encyclopédie vivante, nous renseignera sur ce point) : « Qui n'avance pas recule ! » Il faut donc aller de l'avant.

Il faut que chacun d'entre nous se sente mobilisé (encore !) pour ce travail urgent : IL FAUT REGAGNER CES 25 MANQUANTS AVANT LA FIN DE L'ANNÉE.

Il y a, dans les villages et les villes de notre France, un nombre incalculable d'anciens P.G. du VB ou des X ABC qui ignorent notre existence. Donnez-nous des adresses et nous ferons le nécessaire. Peut-être même votre meilleur ami de captivité n'est pas à l'Amicale ? C'est à vous de jouer maintenant, mes camarades. Il nous

reste trois mois pour gagner cette gageure. Mais j'ai bon espoir, nous la gagnerons !

Ces deux nuages noirs étant dissipés, nous naviguons comme les astronautes américains sur la mer de la Tranquillité. Tout va bien à bord. Nous allons faire une escale en ce haut lieu P.G. qu'est le Vieux Moulin à La Bresse, les 3 et 4 octobre prochains. Nous allons retrouver de vieux copains, nous allons ranimer une amitié vieille de trente années, nous allons faire remonter à la surface des souvenirs enfouis sous la poussière des ans. Ce seront deux radieuses journées comme le sont toutes les rencontres P.G. En un autre article de ce journal, nous vous appelons à venir nombreux à cette fête du XXV^e anniversaire. C'est pour votre bien. Car vous ne pouvez pas savoir combien un bain d'amitié est vivifiant pour la santé. Il n'y a pas de meilleur remède contre les névroses modernes.

A propos de ces journées d'Anniversaire, permettez-moi de lancer un appel aux anciens de mon kommando. Ce n'était pas un kommando comme les autres, car c'était un hôpital le Waldho. J'ai passé trois ans au Waldho et c'est là que j'ai appris à connaître l'amitié, celle qui ne s'efface pas d'un coup de gomme sur une ligne mal tracée, l'amitié vraie, sincère, durable. Et comme le dit notre grand poète français, Patrice de la Tour du Pin :

*Nous avons notre voie, merveilleuse mais dure ;
Pour rien au cœur, nous ne voudrions la quitter,
Pour rien au cœur, nous ne serions parjures,
Car nous avons choisi cette captivité ;
Ne nous regardez pas comme d'étranges êtres,
Nous serons emmurés — mais avec des fenêtres
Laissant entrer le jour — et dans le jour vos amitiés.*

Je demande donc à tous les anciens du Waldho de rallier La Bresse les 3 et 4 octobre prochains. Nous ne sommes plus emmurés ; nous pouvons donner libre cours à notre choix : nous optons pour l'Amitié ! A tous les gars du Waldho, je donne rendez-vous à La Bresse. Il y a trente ans, nous faisons connaissance ; il y a vingt-cinq ans, nous nous quittons comme des frères ; les 3 et 4 octobre, nous reformerons notre grande famille du Waldho.

Je m'excuse auprès de mes camarades des autres kommandos qui, eux aussi, feront le plein à La Bresse, mais le Waldho, c'était... le Waldho !

Mais revenons à la vie de l'Amicale. Je viens de faire une petite transgression en lançant cet appel pour rencontrer de vieux amis, c'est humain n'est-ce pas ? Mais il ne faut pas oublier les problèmes qui font la vie de notre groupement.

Le Secrétariat m'a signalé qu'il reçoit parfois des réclamations concernant l'envoi des lots offerts en récompense du placement des bons de soutien. Les lots réclamés sont expédiés par notre Secrétariat dès réception de la lettre de l'amicaliste. Si, au bout de quinze jours, le camarade n'est pas en possession de son cadeau, c'est que le paquet s'est égaré. Comme il ne revient pas, il n'est pas perdu pour tout le monde ! Alors, écrivez vite, afin que nous puissions vous en faire parvenir un autre. Sans réclamation du destinataire, comment voulez-vous que nous sachions que le paquet n'est pas parvenu à destination ! Et cela vous évitera une lettre de reproches que nous ne méritons pas.

Le Contentieux Anciens Combattants et P.G. a été confié à l'Amicale aux soins diligents de notre ami Henri STORCK, Vice-Président, et par ailleurs délégué de l'U.N.A.C. pour le Maine-et-Loire. C'est lui qui est chargé par le Bureau de répondre aux nombreuses questions posées par nos adhérents sur le Contentieux A.C.P.G. Aucune question, à ce jour, n'est restée en suspens, mais l'ami STORCK me prie de signaler à ses correspondants qu'ils doivent être très précis dans leurs réclamations et ne pas négliger les détails, ni les renseignements déjà obtenus dans le passé, afin qu'il puisse répondre en toute connaissance de cause. Il rappelle, et ceci concerne tous anciens P.G. titulaires de la carte du Combattant, que, par arrêté en date du 16 juillet 1969, la validité des cartes du Combattant du modèle déterminé par l'article A-142 du Code des Pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre, et ayant plus de cinq ans de date, est prorogée jusqu'au 1^{er} janvier 1975.

C'est sur ce petit renseignement technique que je termine mon billet en souhaitant longue vie et prospérité à l'Amicale VB-X ABC.

Henri PERRON.

RETENEZ BIEN CECI :

LE PREMIER JEUDI

DU MOIS

DINER ENTRE AMIS

**CHAMPAGNE
R. BERTIN**

(ex-P.G. Waldhotel, D B)

Propriétaire récoltant

Manipulant

VRIGNY, près de REIMS

Vente directe

Renseignements sur demande

KOMMANDO 605

Juillet-Août, mois de vacances où chacun de nous se repose d'une dure année de travail.

Pour le responsable du 605 au sein de notre Amicale, après une détente dans les Alpes, c'est le moment pour lui de faire le bilan du Kommando vis-à-vis de l'Amicale.

Qu'avons-nous fait, en tant qu'Amicaliste ? Pas grand-chose... Certes, nous avons les uns et les autres le culte de l'amitié née dans les barbelés, le grand succès de notre réunion de Bordeaux en est un témoignage. Mais je constate, avec regret, et je ne suis pas le seul, que cette année pas un des anciens du 605 n'a honoré de sa présence une des manifestations de notre Amicale, que ce soit à Angers (amis régionaux) ou à Paris (amis de la capitale et banlieusards)... Pourtant l'Amicale, par son vice-président STORCK, était présente à Bordeaux !

Certes, vous êtes amicalistes par vos cotisations, par les bons de soutien, par des dons (merci amis nantais dont j'ai lu avec plaisir le nom dans le Lien de Juin), mais vous devez chers amis, pour encourager votre responsables à continuer son travail, pour encourager les membres du Bureau qui depuis de nombreuses années se dévouent pour nous, oui, vous vous devez de venir à une de nos réunions. Il en reste encore une, les 3 et 4 octobre prochain à La Bresse dans les Vosges.

J'y serai... et vous ?

A bientôt !

Roger LAVIER.

Courrier du 605

Reçu lettres m'accusant réception des photos de Bordeaux de : FAIVRE, CABANNES, JONSSON, MARTEL, OLLIVIER, CHEMARIN, SAVASTANO, COUQUE, STORCK.

Merci à CORTOT et à GROS de la carte de l'amitié.

C'est avec tristesse que nous apprenons le décès de notre ami VATEAU, ancien du kommando 605, survenu à La Tranche-sur-Mer. Nos sincères condoléances à la famille de notre regretté camarade.

R. L.

Attestations

Notre ami Paul GUERIN, 16, rue Franklin à Pantin (Seine-St-Denis), recherche des attestations de camarades ayant assisté à son évadement du kommando de Dissau (Stalag XA) où il était détenu de fin mai 1942 à fin Août 1942.

Nous prions nos camarades qui pourraient fournir cette attestation de bien vouloir l'adresser à notre ami Paul GUERIN où à l'Amicale qui transmettra.

Nous ne cessons pas de rappeler à nos amis que les demandes d'attestation doivent retenir spécialement leur attention car ces témoignages sont toujours indispensables pour ceux qui les réclament. Et, pour dépanner un ami, un amicaliste répond toujours présent.

Notre camarade Alphonse DEMEULENEIRE, 48/29, Avenue Kennedy à Tourcoing (Nord), recherche afin d'obtenir des attestations d'évasions des camarades ayant passé comme lui au Stalag XBB2 à Emden, kommando disciplinaire qui groupait des évadés et refus de travail. Ce camarade a tenté 3 évasions sans réussite. Nous prions nos amis qui seraient au courant de ces évasions de se mettre en rapport avec DEMEULENEIRE.

DANS VOTRE QUARTIER

LAYETTE
COUTURE
JOUETS

"MINOU CHOU"

65, Rue de Lancry - Paris - X^e

Téléphone : COMbat 57-70

Mme WAHLEN accordera 5 % aux Camarades des Stalags... à condition qu'ils soient à jour de leur cotisation.

Le Prisonnier

Conte à dormir debout

Il faut que je vous prévienne tout de suite, c'est une histoire de fous. Ne croyez surtout pas qu'elle ait pu arriver ! Ce serait impensable.

Il était né bête, ce n'était pas sa faute. Son frère jumeau n'était pas affligé de cette infirmité. Ce n'était pas un véritable bête, car s'il était volubile dans sa conversation comme tous ceux qui ont un défaut de prononciation et qui, pour cette raison, sont enrégés pour parler (voyez ceux qui zozotent !), il ne bégayait que dans deux occasions, quand il parlait tout seul, car là il ne se contrôlait pas, et quand il était en proie à une intense émotion, ce qui, malheureusement, lui arrivait souvent, tant il était émotif.

Quand il se présenta devant le conseil de révision, comme le bégaiement, pour des raisons bien compréhensibles, est un motif de réforme, il fut réformé. Par contre, son frère jumeau fut déclaré bon pour le service. Dans son village, où tout le monde était légitimement fier d'accomplir ses obligations militaires et où le réformé était considéré comme un handicapé physique et un diminué mental, il fut aussitôt classé comme un pauvre type et il en conçut un complexe d'infirmité qui devait longtemps le poursuivre. Quant à son frère, quelque temps après il fut appelé et affecté à une caserne où il se livra à des occupations hautement militaires, telles que balayer la chambrée ou ramasser des pierres dans la cour du quartier. Ce qui, joint à l'impéritie de ses chefs, le dérota à tout jamais de l'Armée (avec un grand A).

Lors de la mobilisation, il se garda bien de répondre à l'appel du numéro qui figurait sur son fascicule. Quand son centre de recrutement fit ses comptes il s'aperçut de son absence et deux gendarmes vinrent le quêrir à la ferme. A leur vue, il s'échappa dans la campagne et disparut dans la nature. Les gendarmes, qui n'en étaient pas à une erreur près, s'emparèrent de notre bête qui ressemblait comme un frère à son jumeau et qui, trop heureux d'être enfin pris au sérieux, ne protesta pas. Il traversa fièrement le village, solidement encadré, au grand étonnement de ses concitoyens qui n'en revenaient pas. Il fut remis à l'autorité militaire qui, ayant l'habitude, car dans la région nombreux étaient ceux qui ne s'étaient pas présentés à la mobilisation soit parce qu'ils étaient en pleine moisson, ce qui était plus important que la patrie en danger, soit pour d'autres motifs tout aussi respectables, sans s'inquiéter de la différence de prénoms qu'elle ignorait sans doute, l'immatricula, l'habilla et le mit en route sur un régiment quelconque. C'est ainsi qu'il finit par échouer au Parc, où nous l'accueillîmes comme l'enfant prodige.

On ne pouvait pas dire que c'était une intelligence, mais il avait tout de même compris que s'il voulait jouer son rôle jusqu'au bout, il lui fallait la boucler. Aussi se contentait-il de répondre à toutes les questions par un sourire niais et béat. Ne le sachant pas bête, on l'aurait cru muet, si de temps en temps il n'avait poussé un vagissement articulé qui pouvait passer pour un oui ou un non au hasard des circonstances. On l'affecta à un travail indéterminé, et comme le résultat n'était pas meilleur que celui des autres, c'est-à-dire qu'il restait dans les limites de la bonne médiocrité habituelle, il n'attira pas l'attention sur lui et on s'en désintéressa.

J'acquis rapidement la preuve de son infirmité, car, lorsqu'il se croyait seul il se rattrapait de son long silence et, une fois lancé, il bégayait à qui mieux mieux. Je le surpris ainsi et, l'ayant interrogé il me raconta son histoire. Mais, après tout, je n'étais pas un redresseur de torts, je n'avais pas à rectifier les erreurs du recrutement et, comme il faisait son boulot, je n'avais pas à intervenir, d'autant plus qu'il était pleinement consentant.

Tout allait donc pour le mieux dans le pire des mondes, lorsqu'un jour par malheur il croisa dans l'escalier le Colonel qui ne venait que rarement au château (car notre P.C. occupait naturellement une demeure historique). Cet esprit éminent avait pour principe qu'un véritable chef se devait de manifester de la bienveillance pour les simples soldats. Il prononça donc avec bonté quelques mots aimables à son endroit. « Le temps est beau pour la saison ! », lui dit-il. Très ému de cette marque de sympathie inusitée, notre bête bégaya d'une voix entrecoupée : « Oui-oui-oui ! mon coco, mon colon, mon colon. »

Le chef soupçonna la vérité : « Mais c'est un bête ? ». Celui-ci s'était déjà éclipsé. Le Colonel entra dans mon bureau. « Je viens, me dit-il négligemment, de rencontrer un bête dans l'escalier. » Patatras ! Tout était par terre ! Il y avait de l'eau dans le gaz ! J'expliquai l'histoire. Mais le Colonel, qui était au courant de la Loi sur le recrutement, me dit : « Vous ne pouvez pas le garder ! Avertissez le Major de faire le nécessaire ! »

Le Major était un brave médecin de campagne dont le hasard nous avait gratifiés. Comme tous nos détachements se trouvaient dans des dépôts perdus dans la nature et comme nous n'étions que très peu nombreux au P.C., il n'avait strictement rien à faire. Il utilisait ses loisirs forcés à lire force romans policiers dont il faisait une consommation impressionnante. Il se vengeait ensuite de son inaction en nous résumant ses lectures de la demi-journée au cours des repas. Ça meublait la conversation.

Le bête se jeta à ses genoux et tout en larmes le supplia de le garder. Il vint ensuite me trouver et me joua au naturel la grande scène du second acte de je ne sais plus quelle tragédie. Emu, j'allai trouver le toubib. En examinant la situation, nous convînmes que nous allions déclencher une catastrophe. Le frère passerait évidemment en Conseil de guerre pour insoumission, ainsi que notre pauvre infirme pour complicité et tromperie sur la qualité de la marchandise proposée, et ça pouvait aller très loin. Et comme le dit le Major : « Qu'il meure sur le front d'une balle en plein « front » ou dans son lit de la scarlatine ça revenait au même, et au moins on aurait un héros de plus ! »

Je proposerai donc au Colonel de passer l'éponge. C'était un chef compréhensif. Il s'attendrit sur la grandeur d'âme de notre homme et admira son ardent désir de servir la France ce qui, après tout, n'était pas si commun. « Faites comme vous l'entendez, me dit-il, mais que ça ne se sache pas ! Quand vous aurez des visites, faites-les disparaître ! Et après tout ajouta-t-il philosophiquement, c'est la guerre ! »

Tout s'arrangeait très bien. Malheureusement, comme on se lasse des meilleures choses, le Commandant qui s'était amusé quelque temps de s'entendre appeler « mon Coco », finit par s'en irriter et m'avisait que si le bête continuait, il le fourrait en taule jusqu'à la fin des hostilités. « Il peut fort bien me saluer, ajouta-t-il, sans me dire : Bon-bonjour mon coco ; mon coco, mon commandant, mandant. » C'était exact, mais empêcher un bête de parler, c'est fortiche !

Or, aux frontières de ma circonscription, se trouvait un dépôt qu'on avait établi, on ignore pourquoi mais certainement pour des raisons fort importantes, dans un endroit totalement inaccessible. Il n'était desservi que

par un chemin de terre impraticable à cause des profondes ornières qui lui servaient d'ornementation. Il était commandé par un lieutenant fort sympathique, qui passait tout son temps à courir les filles quand il ne se saoulait pas, et pour le reste je m'en foutiste et résolument incapable. J'avais depuis longtemps renoncé à y entreposer des munitions et je le considérais comme un dépôt où je reléguais de temps à autre ce qui était hors d'état de servir en attendant de le détruire, assemblage fort hétéroclite digne tout au plus du marché aux puces. J'y envoyai mon brave type et avertis le chef de dépôt persuadé d'avoir trouvé la solution rêvée, car le Lieutenant n'y mettant guère les pieds, il ne pouvait y avoir de motif de friction. Avec ses camarades il n'y avait d'histoire à craindre, car il était le premier à rire, et bruyamment, des imitations qu'on faisait de lui, et, comme il ne les estimait jamais réussies, il les reprenait pour montrer ce qu'il fallait faire, de sorte que personne ne trouvait plus drôle de le contrefaire, puisque le principal intéressé s'en amusait lui-même. Il faut dire aussi qu'il avait l'argent facile, il n'en manquait pas, quand il s'agissait de payer à boire aux copains. Et comme il commençait tous ses discours en disant : « T'as t'as, t'as vu ? », il avait été surnommé « Tata ».

Tout allait très bien, lorsque le général commandant l'Artillerie de l'Armée eut la mauvaise idée de passer dans le coin. Fort étonné d'y constater l'existence d'un dépôt qu'il ignorait, car on faisait le silence le plus complet dessus, il décida de lui rendre visite. Comme de bien entendu, il arriva juste au moment où le dépôt était désert, tout le personnel étant parti prendre l'apéritif au village proche. C'était l'heure du berger ! Par une chance inespérée, la sentinelle était à son poste, car sa bien-aimée lui avait donné rendez-vous devant la porte et le hasard voulait que, comme toutes les femmes, elle fût en retard. Le soldat bondit sur son fusil resté par bonheur à portée de sa main et rendit les honneurs au Général. « Appelez-moi le chef du dépôt ! », lui dit celui-ci. La sentinelle eut la présence d'esprit de répondre : « Mon Général, le Lieutenant est en train d'opérer des vérifications à l'autre extrémité ! ». « Fort bien ! dit le Général, ne vous dérangez ! (on ne voit pas d'ailleurs comment une sentinelle aurait pu quitter son poste), j'y vais ! » Il descendit de voiture et s'engagea dans l'allée centrale.

Il avançait paisiblement en jetant à droite et à gauche des regards passablement surpris, vainement interrogeant et vaguement inquiets sur les îlots où s'entassaient des choses qui lui étaient absolument inconnues, vénérables antiquités fort délabrées, quand dans une allée latérale, il aperçut un soldat qui gesticulait. C'était notre homme qui, pour une fois, n'était pas parti au bistrot avec les autres qui l'avaient sans doute oublié. Ayant dû rester un long moment sans parler, ce qui est dur pour un bête, il se rattrapait en haranguant les oiseaux qui, le sachant inoffensif, n'en avaient point peur, et qui, tassés sur les branches, le considéraient, sans étonnement aucun de leur œil rond et lui répondaient peut-être dans leur langage.

S'étant retourné, il se trouva nez à nez avec le Général. Il se mit à un garde-à-vous presque impeccable et balbutia : « Mon gégé, mon gégé, mon gégé, mon général... » Le Général le regarda avec intérêt. Il pensa que sa prestance physique, son allure martiale qu'il jugeait à tort ou à raison impressionnante lui en imposaient. « Remettez-vous ! mon ami, lui dit-il avec bienveillance, sans doute n'avez-vous jamais rencontré de général, mais rassurez-vous ! un général c'est un homme comme un autre ». « Oui-oui-oui, mon gégé... », balbutia Tata. Le général le regarda avec plus d'attention. « Décidément, se dit-il, ce malheureux est complètement idiot. Se peut-il qu'on mobilise de pareils déchets d'humanité !... » Mais une autre pensée l'effleura. Peut-être, après tout, l'autre se moquait-il de lui. « Ah ! mon gaillard se promet-il, si tu me prends pour un cornichon, on va voir ce qu'on va voir ! »

Les choses allaient tourner à l'aigre, quand arriva en trombe le Lieutenant. Dès qu'il avait perdu de vue le général, la sentinelle s'était précipitée au bureau et avait téléphoné au bistrot. Sans même prendre la peine de terminer son pastis, le Lieutenant avait bondi dans l'auto que l'Armée avait mise à la disposition du dépôt et qui ne servait guère qu'à son usage exclusif, pour excursionner dans la région ou y promener les jeunes filles du village, ce qui témoignait évidemment d'un état d'âme éminemment charitable. Il sauta à terre devant la porte et, sans même garer la voiture, fonça à travers le dépôt à la poursuite du Général. Celui-ci, qui avait vraisemblablement oublié depuis longtemps les modalités de la Loi sur le recrutement, s'amusa fort de se trouver en présence d'un bête et s'entretint un bon moment avec lui, uniquement pour le plaisir de s'entendre appeler « mon gégé », ce qui donna le temps au personnel de regagner dardement le dépôt et au Lieutenant de tirer des plans pour empêcher le Général de voir ce qu'il ne devait pas voir. De sorte que la visite se passa au mieux et que le Général félicita le Lieutenant. Il devait même aller plus loin en citant le dépôt comme un modèle pour sa bonne ordonnance dans la Décision du lendemain, ce qui plongea tout le monde dans un ébriement stupéfiant car, de notoriété publique, personne n'ignorait que c'était le dépôt le plus mal tenu de toute l'Armée et, comme je l'ai déjà dit, j'avais du renoncer à y mettre les pieds.

Le Général ne s'en tint malheureusement pas là. L'aventure l'avait tellement amusé que dans les jours qui suivirent, il la raconta à tous ceux qui eurent la mauvaise fortune de le rencontrer. Comme c'était à prévoir, la nouvelle parvint aux oreilles du Commandant qui n'en décoléra pas. « Vous voyez où on en arrive avec votre protégé, me dit-il brutalement. Nous allons avoir des histoires. Il faut le renvoyer dans ses foyers ! » Je lui fis remarquer qu'il était un peu tard six mois après la mobilisation pour s'en débarrasser. L'autorité supérieure nous demanderait des explications. Le Commandant en convint, mais ajouta : « Je ne veux plus en entendre parler ! Débrouillez-vous en conséquence ! — Eh bien ! répondis-je, mettons le au fort ! — C'est une solution en effet, approuvat-il, faites le nécessaire ! »

Le fort était un vieil ouvrage désaffecté où dans des casemates profondément enterrées étaient entreposés des obus de 420 qui dataient de la guerre de 1914-1918 et qu'on gardait sans doute comme témoignages de guerres d'un autre âge. Comme il ne serait venu à l'idée de personne d'utiliser ces respectables vestiges préhistoriques, on n'en tenait aucun compte. Et comme aussi personne ne pouvait imaginer qu'on fût assez cinglé pour tenter d'emporter comme souvenir un de ces monstres antédiluviens dont chacun pesait seize cents kilos, le fort se gardait tout seul.

Quelques jours auparavant, le Commandant passant devant l'ouvrage sous une pluie battante au cours d'une promenade à pied qu'il avait eu la fâcheuse idée d'entreprendre après avoir consulté la météo qui ne s'était guère trompée qu'une fois de plus, avait eu la lumineuse idée que s'il y avait eu un gardien il aurait pu entrer se mettre à l'abri au lieu de se mouiller devant une porte solidement cadenassée. A son retour au château, il n'en entretint, alléguant qu'il y avait des munitions et qu'il fallait les faire garder. Je lui avais promis de m'en occuper, mais comme j'en voyais parfaitement l'inutilité, je n'y avais plus pensé. C'était l'occasion unique de caser notre bête.

Le même jour, il prenait possession de ses nouvelles fonctions, avec ravissement. Comme il était tout seul, on pouvait supposer que tout irait bien. Et de fait, quand il était fatigué d'exposer ses malheurs aux murs du fort, il descendait dans une des casemates où dormaient de leur dernier sommeil une dizaine d'obus qui debout étaient plus haut qu'un homme. Il prenait affectueusement un de ces gros bébés par la taille et le contait son infortune. Quand il en avait assez, il remonta à l'air libre, fermait la porte à clef (quand il n'oubliait pas de le faire, mais c'était sans importance) et se rendait au bistrot du village boire sa chopine de blanc.

Périodiquement, de temps en temps, je recevais de l'Etat-Major l'ordre de faire amorcer les 420. On ignorait pourquoi, car dans notre secteur nous ne possédions aucun canon de ce calibre. Et d'ailleurs j'aurais refusé de décharger ces munitions trop anciennes, car elles auraient certainement éclaté dans l'âme du canon. Par compensation, peu de temps après, je recevais l'ordre de les désamorcer. Comme je ne voyais aucun inconvénient à cet inoffensif petit jeu, j'envoyais au fort un spécialiste de ce genre de travail, artificier de carrière, qu'un accident de métier avait rendu totalement sourd. Armé d'un burin et d'un marteau il tapait comme un sourd à tour de bras sur les fusées de culot des obus, dans un sens pour les amorcer, en sens contraire pour les désamorcer tandis que Tata lui faisait part de ses réflexions désabusées. Et certainement que ces conversations entre le bête et le sourd, ponctuées de grands coups de marteau, ne devaient pas manquer de piquant.

Puis, le travail terminé, bras dessus bras dessous, ils descendaient boire le coup de l'amitié au café du village où ils avaient fini par acquérir une popularité de bon aloi.

Ça ne pouvait pas durer ! Un avion de reconnaissance allemand qui avait dû s'égarer, passant au-dessus du château, sans doute pour s'amuser et pour s'en débarrasser lâcha quelques bombes de petit calibre qu'il avait emporté par erreur, entre le P.C. et l'hôpital reconnaissable à la grande croix rouge peinte sur son toit. L'une d'elles éclata dans la cour du château sans aucun dommage. Mais le Commandant en ressentit une telle frousse qu'il courut s'enterrer dans le fort où, faussement d'ailleurs, il se sentait plus à l'abri, et naturellement il fallut bien que tout le monde le suive.

Le Commandant, officier de réserve, occupait dans le civil une situation importante dans la banque, qu'il devait certainement plus à sa fortune qu'à ses capacités, car il était pourvu d'une intelligence fort médiocre, et nous nous étions déjà vainement demandé par quel miracle il avait pu se hausser jusqu'au grade de chef d'escadron. Bien que marié et père de famille il entretenait à la ville voisine une maîtresse à laquelle il consacrait le plus clair de son temps ce qui nous en débarrassait. Ce n'était sans doute pas un mauvais homme, n'était sa terreur panique des bombardements.

Au château, il avait fait aménager un abri dans les caves. Et pour plus de sécurité, il en avait fait renforcer le plafond par un amoncellement de blocs de rochers pris dans la forêt voisine et que le détachement du dépôt le plus proche dut transporter pendant plusieurs jours, précaution fort illusoire et même dangereuse, car si bombe était tombée dessus, il est fort probable que les quartiers de roc expédiés dans tous les azimuts par la déflagration auraient causé des dommages considérables.

Comme nous n'étions avertis des alertes nocturnes que par les sirènes de la ville proche, et qu'il craignait de ne pas les entendre, il avait eu une idée originale. Il avait organisé un service de veille. Toutes les nuits un planton restait de garde à la porte extérieure du château, et dès qu'il entendait l'appel des sirènes, il sonnait à toute volée la grosse cloche de la grille. Aussitôt, le commandant sautait à bas de son lit et, sans prendre le temps de s'habiller, descendait à toute vitesse en pyjama. C'est tout juste s'il n'empruntait pas la rampe de l'escalier, et peut-être même le faisait-il à notre insu, c'était très pittoresque, et il était toujours rendu le premier dans l'abri. Le reste du personnel arrivait en ordre dispersé, quelques uns même alors que la fin de l'alerte avait déjà sonné, et ceux qui descendaient croisaient dans l'escalier ceux qui remontaient, ça mettait un peu d'animation dans la maison.

Le Commandant me gardait un chien de sa chienne pour une aventure dont je n'étais pas responsable. Un soir que je venais à peine de m'endormir après une tournée harassante dans les dépôts, l'alerte sonna, mais je ne l'entendis pas. Quand dans l'abri le Commandant eut quelque peu recouvré ses esprits il fit l'inventaire des présents et constata mon absence. Il envoya deux hommes me chercher, peut-être après tout par bonté d'âme, on ne peut pas savoir. Après avoir vainement frappé, ils entrèrent, ma porte n'étant jamais fermée à clef, et me secoururent jusqu'à ce que je me réveillai. « C'est l'alerte, me dirent-ils, le Commandant vous invite à gagner l'abri. » Mal réveillé je leur répondis : « C'est l'alerte ? Eh bien ! vous le voyez, je suis en train de dormir, dites au Commandant que je lui conseille, en attendant de faire autant ! » et là-dessus je me rendormis. Le Commandant, vexé de ce qu'il considérait comme une bravade (bien involontaire de ma part), crut que je voulais ainsi lui prêcher l'exemple et subitement furieux ordonna aux deux hommes de me sommer de descendre. Encore plus mal réveillé la seconde fois, j'envoyai sur les roses les messagers en ajoutant, à l'instar de Louis XIV qui fut le premier à employer cette expression dans une lettre à Louvois : « Dites au Commandant qu'il aille se faire foutre ! » Ce n'était sans doute ni nouveau, ni spirituel (malgré son illustre paternité), et les deux hommes ne durent pas le répéter selon la lettre, mais tout au moins selon l'esprit, accompagné d'un sourire ironique (celui-ci étant de trop). Le Commandant ulcéré se promit de me revaloriser ça un prochain jour.

Le fort était un ouvrage en terre qui avait été construit par Vauban et qui n'avait jamais été remanié depuis. C'est assez dire qu'il n'offrait aucune sécurité contre les armements modernes. Or crever pour crever, je préférais crever à l'air libre plutôt que sous des mètres cubes de terre. Je chargeai donc Tata qui était bien placé puisqu'il était sur les lieux, de me trouver un logement dans le village, et une heure après il m'annonçait qu'il s'était arrangé avec la patronne du bistrot pour qu'elle me loue une chambre au-dessus de la salle de café. J'emmenageai le soir même.

La tenancière, après m'avoir jaugé d'un coup d'œil, estima qu'elle pouvait avoir confiance en moi et m'emmena dans son arrière-boutique où, comme tous les habitants du lieu, elle écoutait le soir la radio allemande en langue française.

Peu de temps auparavant, nous avions reçu une circulaire émanant de l'Etat-Major rappelant qu'il était formellement interdit aux militaires, sous peine de sanctions les plus graves, d'écouter les émissions de propagande de la radio allemande. Personne ne l'écoutait, mais à partir de ce moment nous ressentîmes tous un mécontentement immodéré et un besoin impérieux et urgent de l'entendre. L'invitation de cette brave femme arriva donc à pic. Pendant plusieurs soirées nous l'écoutâmes sans grand intérêt, elle n'avait rien à envier à la radio française en fait de pauvreté, l'indigence de ses informations était flagrante et le peu que nous pouvions com-

Le Prisonnier

(Suite de la page 6)

ENGELSWIES (25 ans après)

Retrouvailles à Varennes-sur-Loire face au château de la Dame de Montsoreau

Les grands absents de cette première quinzaine d'Août étaient Jean et Annie PIETRA, de Lunéville, qui mariaient leur charmante fille Franceline avec Michel SIMONIN à qui nous renouvelons nos meilleurs vœux de bonheur et nos compliments aux parents et en souhaitant une parfaite santé à la maman de Jean PIETRA.

Lucien, Christiane et Pierre LAIGNEL, 12, rue Frédéric Sauvage, Le Havre, prenaient les premiers possession de « La BELLIERE », la maison de campagne de Maurice LECOMPTE (à 100 m. du Pont de Montsoreau).

André, Raymonde GUENIOT, 31, rue Victor Hugo à Romilly, arrivait quelques jours plus tard.

Jean, Simone ALI, rue Jacques Louvel-Tessier, à Paris, se joignaient les deux derniers jours pour clôturer ces retrouvailles d'Engelswies, soit quatre familles du même kommando rassemblées si l'on tient compte des contacts maintenus grâce au Lien et le correspondant, avec LIEGEON Paul, de Vesoul, 93, rue St.-Martin, AUBERT Marcel, de Beauvais, de SARTARY, de Paris, ce sont 8 anciens camarades sur 12 qui entretenaient les relations et qui restent en direct avec l'interprète français, anglais et russe Alphons GITSCHIER.

Engelswies est un charmant village à mi-chemin entre Sigmaringen et Messkirch. Le pays a été rénové : des usines se sont implantées, les agriculteurs y travaillent à mi-temps tout en exploitant les petites fermes ce qui maintient ce cachet verdoyant qui fait le charme de cette région proche de la vallée du Danube. Un charmant accueil est réservé aux P. G. qui retournent là-bas, ce fut le cas pour LAIGNEL et AUBERT en 1969, SARTARY, PIETRA et LECOMPTE quelques années plus tôt.

Ces retrouvailles à quatre ménages P. G. dans un décor choisi parmi l'un des plus beaux sites des bords de Loire, resteront gravés longtemps dans la mémoire des participants. Si les P. G. avaient pu choisir leurs camarades, ces derniers avaient fait de même pour leurs compagnes ! car l'ambiance harmonieuse entre les quatre épouses fut parfaite pendant ce séjour où les anecdotes d'il y a 25 à 30 ans étaient évoquées ; ALI nous dévoilait une mémoire riche en souvenirs.

La gastronomie angevine étant renommée, le supper chez OMER II fera date. Ce soir nous fêtions les 50 années de Christiane LAIGNEL et le proche départ de Pierre pour Landau... Comme la plupart des régions de notre France, l'Anjou a aussi sa route des vins, ses dégustations chez le récoltant, autant d'excursions imagées par de bons souvenirs... et malgré nos spécialités locales, Raymonde et André GUENIOT nous firent adopter leur Kir régional (une bonne spécialité qui restera dans les habitudes de « La Bellière »).

Mais tout a une fin et Maurice LECOMPTE regrette ses jardiniers (pendant 20 jours), eux des « bauer » improvisés d'il y a 30 ans !...

Les vacances 1970 auront été merveilleuses pour les anciens P. G. d'Engelswies !

M. LECOMPTE — Vernan es.

Aux Participants du Dîner du 1^{er} Jeudi

Des travaux empêchant pendant un temps indéterminé nos réunions du 1^{er} Jeudi au Bouthéon, nous signalons à tous nos amis que nos dîners auront lieu au siège de la 2^e D. B., 35, rue de Miromesnil à Paris, (Métro Miromesnil), où un salon à été très obligeamment mis à notre disposition.

Rendez-vous le Jeudi 1^{er} Octobre, à 19 heures au siège de la 2^e D. B., 35, rue de Miromesnil, pour notre repas du 1^{er} Jeudi.

L'ancien d'Ulm

Au chevet de sa mère agonisante, dans la chambre obscurcie déjà par le store à demi baissé, l'ancien d'Ulm veillait.

Il n'y était pas seul. Il savait les siens près de lui, sa femme, sa fille, son gendre, ces trois êtres chers qui lui resteraient tout à l'heure, quand l'heure serait venue, puisque l'heure devait venir, puisque devait s'éteindre, inéluctablement, à jamais, l'ultime lumignon d'esérance.

Non il n'était pas seul et c'était bien ainsi. Oui, c'était bien. Il n'était pas possible que ce fût mieux. « Antoinette Béthonsart, tes quatre fils sont là ! »... L'ancien d'Ulm se rappela Plisnier. En début du chapitre de « Meurtres » où il avait fallu la mort pour rassembler enfin des frères rancuneux, hostiles, imprégnés de leurs erreurs commises et de leurs illusions irrépressibles, que de drames, que de bonheurs, que d'aventures, de crimes, de jours, de nuits !... que de tumultes, de joies, d'amours !... que de passés, que de présents, que d'avenirs il y avait, dans la simplicité cinglante et froide de ces mots usuels.

Prostré, la tête vide, l'ancien d'Ulm dévorait ses larmes. Cette femme qui se mourait était sa mère. Avec cette vie qui finissait, finissaient aussi cinquante années de sa vie. Demain déjà, il le savait, l'oubli s'acharnerait à vouloir lacérer ce passé qui n'était qu'à eux deux, qu'à eux cinq, et qui, silencieux, regorgeant, remplissait la chambre, avec ce râle de moins en moins audible, de plus en plus intermittent.

Dire que ce ventre de femme à présent envahi par la tumeur mortelle l'avait un jour conçu, porté, nourri ! Dire que ces doigts, ces mains l'avaient caressé, poudré, emmaillotté ! Etait-ce ces mains qui l'avaient aidé à faire ses premiers pas ? Ces bras, ils ne les avaient vus que tendus vers lui vers eux, dans la spontanéité généreuse de l'accueil marternel. Ce corps, cet esprit qui n'en pouvaient plus de vivre, n'avaient fait que se donner du mal des matins jusqu'aux soirs de milliers de jours afin de l'aider à conquérir les bonheurs et les aises desquels il n'avait pas sur jouir, sur lesquels il n'avait pas voulu s'enfermer, instable pourchasseur de chimères, inlassable enthousiaste hypocrite, insouciant des réalités brutales et sans merci contre lesquelles il s'était buté, aveuglément. Etait-ce ces yeux qui n'avaient fait que suivre chacun de ses pas dans une anxiété constante ? Etait-ce ce cœur qui n'avait battu que pour lui, que pour eux, sans cesse, sans défaillance, jusqu'aujourd'hui ? Etait-ce à ce tétan affreusement atrophié qu'il avait gloutonnement bu la vie ?

« Antoinette Béthonsart, tes quatre fils sont là ! »... pour te voir à jamais te raidir dans l'immobilité éternelle, pour te voir disparaître du monde où tu les avais lâchés, à regret, ne pouvant plus les retenir tant ils étaient fougueux. Quand ils t'auront portée en terre, peut-être resteront-ils muets un instant. Peut-être causeront-ils. Peut-être se serreront-ils la main en se disant fadement, du bout des lèvres, un au revoir hypothétique, tout oreilles qu'ils seront déjà aux sonneries irrésistibles de la curée universelle les rappelant dans ses tourbillons infernaux.

L'ancien d'Ulm se prit la tête entre les mains. A travers ses larmes, il vit sa femme s'approcher du lit. Quand il avait dû la quitter pour la guerre, elle était mère à peine. Sur le marbre fêlé de la commode antique, près de l'aiguillère, un petit cadre, une petite photographie usée n'avait jamais été déplacés. L'ancien d'Ulm se retourna. Il vit sa fille, et cet autre ventre de femme lui fit peur.

« Komen en gaan »... L'ancien d'Ulm n'était pas seul et c'était bien ainsi. Mais il fallait qu'il se levât pour secouer ces anxiétés qui lui collaient au corps. Le palier étroit de la vieille maison accueillit ses pas. « Je n'aime pas les maisons neuves » avait dit le poète. Le soleil de midi éclaboussa sa douleur. Il sentit le vide du néant l'envahir et, brusquement, il lui fit face. Pour ces deux ventres de mère venait la délivrance... « Komen en gaan ».

L'ancien d'Ulm s'effraya. Subitement sereine, son âme s'exaltait dans une impossible prière, dans un élan soudain de piété oubliée, dans une imploration qui le stupéfia. Depuis le « Mont des Vaches » et ta chapelle, Derisoud ! Depuis ton autel, Bonichon ! Dans la Baraque zwei du Stammlager de Villingen im Schwarzwald, l'ancien d'Ulm ne s'était plus agenouillé devant d'autres dieux que les bonheurs éphémères du monde. Que ferait-il demain ?

« Notre-Dame de la Délivrance ! »... Imperceptible, la suppliche lui brûla les lèvres. Il se prit à la dire, inconsciemment, timidement, puis à la répéter plus fort, et dans le désarroi qui l'agitait, à l'adresser, sans qu'il s'en rendit compte, à l'apparition fantasmagorique qui venait de surgir devant lui, du néant et du soleil à la fois !

« Notre-Dame de la Délivrance ! »... « Notre-Dame du Mont-des-Vaches ! » Le voilà qui courbait la tête, saisi par une espérance incroyable déversant dans son cœur ahant l'infinie douceur d'un baume souverain !

« O Notre-Dame du Kuhberg ! »... Ni sa peine, ni ses larmes, ni sa mère qui se mourait, ni sa fille qui devait enfanter, ni son gendre qui pleurerait, ni sa femme qui

(Suite page 8).

(A découper en suivant le pointillé)

BON DE SOUSCRIPTION

pour un exemplaire
du livre « PLEIN SUD »
de Marc POTALIER

NOM (en capitales)
Prénom
Adresse (très lisible)

Bon à retourner au Bureau de l'Amicale
VB-X ABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin,
accompagné de la somme de 17 Fr. (franco
de port). CCP Paris 4841-48.

trôler quand il s'agissait de notre secteur ne nous incitait guère à la confiance pour le reste.

Pourtant un soir, elle devait nous réserver une surprise inattendue. Nous étions plusieurs à l'écoute et parmi nous le bégue.

Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de revenir en arrière. Au début de la drôle de guerre, nous avions avancé dans les lignes allemandes, dans la forêt de la Warndt, et bivouaqué quelques jours en territoire ennemi, puis nous avions reçu l'ordre de nous replier sur nos lignes de départ. Nous venions de les regagner, lorsqu'un Tata s'aperçut qu'il avait perdu son porte-feuille contenant ses pièces d'identité et les lettres de sa sœur Etienne. Il n'était plus temps d'aller le rechercher. On lui établit des papiers tout neufs. Mais le porte-feuille, on va le voir, n'avait pas été perdu pour tout le monde.

Donc nous écoutions distraitemment la radio allemande en français tout en nous humectant le gosier, lorsque le speaker annonça : « Et maintenant, des prisonniers français vont parler à leur famille. » Suit la lecture intégrale de la carte d'identité de Tata. C'était parfaitement lisible. Nous étions en plein humour. Le Tata supposé, bien sûr, ne pouvait savoir que le Tata véritable était bégue, aussi s'exprimait-il en langage châtié. « Mes chers parents », commença-t-il. Hélas ! Tata avait perdu ses parents alors qu'il n'avait que six mois, tout deux décédés dans un accident de chemin de fer. Puis il parla de la ferme auvergnate où il était né (et dont il n'avait gardé aucun souvenir, car, par suite de la mort de leurs parents, les deux frères jumeaux avaient été recueillis par un oncle qui exploitait une petite ferme bretonne qu'ils n'avaient jamais plus quittée) souhaïta beaucoup de bonheur à sa « chère fiancée Etienne » (qui après tout n'était que sa sœur) et fit l'éloge des Allemands qui le traitaient comme un frère. Il avait cru bon de prendre l'accent auvergnat (« che chuis pien draidé, etc... ») alors que depuis sa plus tendre enfance Tata avait résolu d'opter pour l'accent breton, et ponctuait son discours de « Fouchtra ! » ne sachant évidemment pas que les Auvergnats n'emploient jamais cette interjection qu'on ne trouve que dans les histoires supposées auvergnates, les comédies et les opérettes. Suivirent d'autres déclarations de « prisonniers » supposés, incontrôlables et incontrôlés.

D'abord abasourdi et resté sans voix, tellement il était frappé de stupeur, Tata réagit violemment et rendit furieux déclara en bégayant horriblement qu'il allait se plaindre au Commandant. Nous eûmes beaucoup de mal à le calmer en lui faisant observer qu'il faudrait qu'il commence par avouer qu'il avait écouté la radio allemande, ce qui était extrêmement grave et passible des plus sévères sanctions. Il finit par se rendre à nos raisons, et pendant plusieurs jours remâcha son amertume et sa rancœur. Et bientôt personne n'y pensa plus.

Malheureusement, nous n'avions pas été les seuls à écouter la radio allemande. Les services de renseignement de l'armée avaient enregistré l'émission, et la machine administrative se mit en branle. Longtemps après, le Commandant qui lui n'avait rien écouté et qu'on s'était bien gardé de mettre au courant, me transmit un questionnaire qu'il venait de recevoir et auquel il ne comprenait strictement rien, dans lequel on lui demandait notamment à quelle date Tata avait été fait prisonnier et pour quelle raison son corps d'affectation n'avait pas signalé le fait. « Je vais m'en occuper, dis-je au Commandant, c'est évidemment une erreur due à une confusion de noms. » Avec le munitionnaire nous rédigeâmes les réponses après les avoir soigneusement pesées, et j'y ajoutai un commentaire sobre et précis innocentant le bégue que nous avertimes de ce qu'il devait dire si on l'interrogeait. Le Commandant transmit la réponse gardant malheureusement par devers lui le commentaire.

Nous pensions l'affaire réglée quand nous reçûmes l'avis d'avoir à envoyer Tata à l'Etat-Major aux fins d'être interrogé par un Commissaire enquêteur sur l'inculpation d'atteinte au moral de l'armée. Ça se compliquait. Cette fois, il fallut bien mettre le Commandant au courant. Trop heureux de l'histoire, celui-ci me dit en souriant : « Vous voyez, je vous l'aurais bien dit que nous n'aurions que des ennuis avec votre protégé. A vous de vous débrouiller ! Je pars à l'instant inspecter les dépôts comme c'était prévu depuis longtemps et ne serai de retour que tard dans la soirée. Je ne répondrai à l'Etat-Major que demain matin. D'ici-là réglez la situation comme vous le pourrez ! ». C'était dire comme Pilate : « Je m'en ponce les mains, à vous de jouer ! ». Il savait nager le gars, mais sans se mouiller. Il partit sur l'heure.

J'en parlai au munitionnaire. « Vous ne pensez pas à la fusée ? », me fit-il remarquer. C'était une solution.

Quelques jours auparavant on avait fait prisonnier un soldat allemand qui s'était égaré dans le no man's land à la recherche d'un régiment qui faisait mouvement et auquel il devait remettre un engin qu'il portait sur lui et dont il ignorait tout. Personne n'avait pu arriver à déterminer la nature de cette arme, qui me parut être une fusée d'un type nouveau. L'Etat-Major avisé nous donna l'ordre d'envoyer l'engin à l'Ecole Centrale Pyrotechnique de Bourges où le nécessaire serait fait pour l'identifier. Or, il fallait un convoyeur. Pourquoi pas le bégue ? Mais il convenait de ne pas perdre de temps. Je fis aussitôt emballer la fusée dans une boîte spéciale, établir la feuille de route et les documents nécessaires, et par le plus prochain train nous expédiâmes notre homme. Comme j'avais conservé le double du commentaire l'innocentant, je le lui confiai sous enveloppe en lui recommandant de le remettre au Commissaire instructeur si, à Bourges, on le mettait à la disposition de la Place. Etant donnée la complexité des communications militaires, il fallait plusieurs jours pour atteindre cette ville, c'était autant de gagné.

Le lendemain, le Commandant avertit l'Etat-Major qu'à son grand regret, quand il avait reçu la convocation, le soldat dénommé était déjà en route comme convoyeur de la fusée et qu'on ignorait où il se trouvait.

Jamais ni Tata ni la fusée n'atteignirent Bourges, et même on n'entendit plus jamais parler de l'un et de l'autre. Car le surlendemain avait lieu la ruée allemande, les blindés perçaient nos lignes et se répandaient sur nos arrières et le dur combat commençait avant la débâcle. On avait autre chose à faire qu'à s'occuper du bégue. Sans doute erra-t-il dans le midi de la France avec sa fusée sous le bras avant de se faire démolir par un centre quelconque. Il est à supposer qu'ensuite il regagna directement sa ferme bretonne, auréolé de la gloire militaire qui en faisait désormais un héros et délivré de son complexe. Quant à la fusée, s'il ne s'en est pas débarrassé en cours de route, ce qui est probable, elle doit aujourd'hui faire le plus bel ornement du buffet de sa salle à manger, entre le portrait de la grand-mère et la bouteille de gniaule.

L'Ancien d'Ulm

(Suite de la page 7)

l'appelait, suppliante, rien, non, plus rien ne pouvait empêcher la vision de prendre corps, apaisante, maternelle, protectrice, ouvrant généreusement les bras au-dessus du « Mont-des-Vaches », du pont-levis à « L'Aigle » et de « L'Aigle » à « La Pompe », au bout du dernier chemin creux. Dans l'ombre de ce geste immense défilait le cortège, grave et lent, austère, solennel.

Etaient-ce des vivants, des vaincus, des vainqueurs ? Des éphèbes ou des vieillards ? Etaient-ce des soldats sans arme, sans patrie ? Des forçats affamés, répugnants ?... Cela n'avait plus d'importance.

« Notre-Dame du Mont-des-Vaches »... L'ancien d'Ulm fit l'appel des morts Girod, lieutenant médecin... Léon Frédéric, de Gougnes en Borinage... Jean Vernoux, curé de Taillebourg en Charente-Maritime... Florin, dit Flori... Robert Lefèvre, du kommando « Ott »... Métillon, de la Compagnie d'Ulm... Albert Guyot, du « Ganswiese », et de Jodoigne, Raymond Lambert l'Ardennais...

Et voici que suivaient Derisoud, curé de la Sardagne... Croizard, Charrère Lucchini, Fena, Père, Bush, Caignet, Aubé, Moret, Langevin, Lafourcade, Couffrand, Missonnier, Gédéon, Nique, Bergonzat, Quisefit, Rosenbaum, Lacroix, Tétard...

Et plus loin, Jean Batut, Blanc, Posaert, Legrain, Lambert, Jean Pirson...

Et sortaient de « La Pompe » et de « L'Aigle » se croisant, se mêlant, manteaux d'artilleurs et capotes de fantassins, sabots et souliers à clous, képis de la Légion, bérêts des Corps Francs et bonnets de police à floches vertes, rouges, blanches... gamelles, quarts, ceinturons, baudriers, visages émaciés, yeux hagards et sans vie, moribonds, vivants et spectres s'avançant.

« Notre-Dame de la Délivrance ! Notre-Dame du Mont-des-Vaches ! O Notre-Dame du Kuhberg »... Lointaines, des voix s'unissaient. Et c'étaient, pêle-mêle l'argot muche sonnait clair, le « Schwabish » rauque de Spada, le wallon du Pays Noir, le wallon de l'Ardenne. Le chœur se gonflait, se gonflait. Et s'élevaient des psaumes et sonnaient des bourdons.

« Antoinette Béthonsart... »

Tout était dit, tout était consommé. Religieusement sa femme abaissa les paupières de la morte, glissa la tête au creux de l'oreiller, joignit les mains décharnées, et s'en fut en pleurant dérouler la corde du store.

Tout était consommé.

L'ancien d'Ulm ne voyait plus rien, n'entendait plus rien, plus rien que le silence de la mort et, tout à coup, dans ce silence effrayant, un chant qui approchait, des gazouillis de chérubins, des risettes, des grelots et des fifres, des hautbois, et de tintinnabulants hochets, à foison.

Ce n'était pas Noël encore ! Cependant, fifres, hautbois, risettes et gazouillis s'engouffraient en un infernal crescendo.

Non, ce n'était pas encore Noël. Ce n'était point le chant des morts. Ce n'était pas le chant des chaînes. C'étaient mille chants d'espérances et d'incommensurable amour, d'enveloppante charité magnanime, d'inépuisable altruisme et de fraternité souveraine, d'inextinguible foi dans la primauté de l'homme, de bontés infinies et de grandioses libertés, de toutes parts des profondeurs de la nuit souterraine surgissant !

Du pont-levis à « L'Aigle » et de « L'Aigle » à « La Pompe », suintant de tous les murs poreux du Mont-des-Vaches, exhalés par tous ses antres béants, ces chants se précipitaient dans l'ouïsson d'un chœur irrésistible, majestueux, vainqueur. Ce chœur envahissait et défilait la nuit pour faire place à la lumière éblouissante d'un jour nouveau, un jour qui n'aurait jamais son pareil.

Extrait du livre de Fernand GILLES :
« Le Mont-des-Vaches » (1946-1967).

As-tu payé ta cotisation ?

si oui, Merci !

Si non : fais, sans attendre,
ton devoir d'Amicaliste

A découper en suivant le pointillé

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC après avoir pris connaissance des statuts.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XABC, 68, rue de la Chaussée d'Antin, Paris (9^e). N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 8 Fr. par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal Paris 4841-48.

LE MOTARD

Comme tous les matins à 5 heures, Nénesse, le motard, reçut des mains du planton l'épaisse enveloppe qui contenait la situation journalière des dépôts de l'Armée et diverses pièces destinées à l'Etat-Major. Il enfourcha sa machine et démarra en pétaradant. On n'avait jamais pu obtenir de lui un départ silencieux. Il traversa sans encombre la ville déserte à cette heure, franchit les ponts sur la rivière et aussitôt après tourna à gauche. Le passage à niveau était fermé. Il aperçut de loin le clignotant. En même temps lui arrivait le bruit du rapide qui dominait le fracas de la moto. Alors il mit tous les gaz, la machine fit un bond en avant et se jeta contre la barrière où elle s'encastra, réduite à l'état de ferraille. Le conducteur éjecté passa au-dessus et vint s'écraser contre le dernier wagon du convoi. Le mécanicien ne s'en aperçut même pas, il fallut que la garde-barrière téléphone quelques gares plus loin pour faire arrêter le train.

Vers 9 heures l'Etat-Major me téléphona. « Alors, me dit le responsable des dépôts, est cette situation ? Je ne peux rien faire sans, et aujourd'hui j'ai pas mal de demandes à satisfaire. — Tiens ! répondis-je, le motard ne vous l'a donc pas portée ? Une minute, je vais voir ce qu'il y a ! »

J'appelai le planton. « Envoie-moi Nénesse ! — Il n'est pas encore rentré, me dit-il, et c'est curieux, car habituellement il est toujours là pour faire la liaison de 10 heures avec la Place. Il a eu probablement un incident en route ! »

Nénesse était un garçon sérieux et ponctuel. J'ai tout de suite pensé à l'accident. « Avertis le gros Franz (c'était mon chauffeur) que nous partons immédiatement. »

Je rappelai l'Etat-Major. « Je suis sans nouvelle du motard qui a eu sans doute uneavarie de machine. Indiquez-moi vos demandes, je vais vous dire dans quels dépôts vous pourrez les satisfaire. » J'attirai à moi la minute de la situation et la consultai...

Le gros Franz m'attendait dans la cour avec la voiture. « Tu connais la route que suit Nénesse pour aller à l'Etat-Major ? — Bien sûr, me dit-il en riant, il n'y en a qu'une ! »

De loin, j'ai tout de suite vu que j'avais deviné juste. La moto était dans un drôle d'état, mais elle était reconnaissable. « Que s'est-il passé ? » demandai-je au gendarme qui déviait la circulation. « Un motard militaire qui s'est jeté sur la barrière. — Où est-il ? — Il est en morceaux. Des équipes sont en train de chercher les débris tout le long de la voie ferrée. Il y en a sur des kilomètres. On ignore qui c'est. »

Hélas ! moi je ne l'ignorais pas. Je le dis au gendarme. « Allez rejoindre le Chef, me dit-il, et voyez avec lui. »

Le Chef me demanda de reconnaître les restes. Il n'y en avait pas lourd. Mais c'était bien lui. « Comment est-ce arrivé ? — On ne sait pas, me répondit-il, vous pouvez interroger la garde-barrière, c'est le seul témoin, mais je vous avertis, elle a eu plusieurs crises de nerf depuis ce matin. Elle prétend qu'elle a entendu nettement le motocycliste accélérer, comme s'il voulait se jeter sur la barrière. »

Nénesse se suicider ? c'était inadmissible. Je le lui dis. « Il connaissait bien la route ? — Il faisait deux fois l'aller et retour chaque jour depuis trois mois. — Peut-être s'est-il trompé et a-t-il accéléré en voulant freiner ? — Vous connaissez les motos comme moi, croyez-vous qu'on puisse confondre la manette des gaz avec la poignée du frein ? — Il n'a peut-être pas vu le clignotant ? — On le voit à 200 mètres. — Peut-être somnolait-il ? — Alors il aurait raté le virage qui précède la ligne droite conduisant au passage à niveau. »

Aucune explication n'était satisfaisante. De la maison de la garde-barrière je téléphonai à l'Etat-Major. « Remplissez toutes les formalités, me répondit le Général, et veillez à ce que les honneurs militaires soient rendus au corps ! »

De retour au château, j'appelai le planton. « Comment était Nénesse hier ? — Tout-à-fait normal. Vous savez, il était taciturne et ne parlait guère. Il ne se confiait à personne. Mais on n'a pas remarqué qu'il fût plus renfermé que de coutume. C'est triste, c'était un bon copain. — Il n'avait pas d'ennuis de famille ? — Pas que je sache. Peut-être que si, après tout ; sa femme lui écrivait moins ces derniers temps, il était souvent déçu quand arrivait le courrier. — Et hier, il n'a pas reçu de lettre ? — Si, il y en avait une pour lui, c'est même moi qui la lui ai remise. Comme d'habitude, il l'a fourrée dans sa poche et a été la lire dans le parc. En rentrant, il l'a serrée dans sa cantine sans rien dire, puis il est parti au village. Le soir il avait l'air plus gai. »

« Avait-il de la famille ? » me demanda le Commandant. « Oui ; il était marié. — Il faudrait prévenir sa femme. Comme il est mort en service commandé, il faudrait aussi le citer à l'ordre de l'Armée, et préparer la demande pour la Croix de Guerre. Occupez-vous donc de tout cela ! »

J'ai envoyé le planton chercher sa fiche au secrétariat et en même temps je lui ai dit de rassembler ses affaires civiles et de me les apporter.

Sur la fiche, la personne à avertir en cas d'accident était sa femme. L'adresse était tellement mal écrite que je n'ai pu arriver à la déchiffrer. Mais j'ai pensé que je la trouverais dans sa cantine. C'était une humble caisse de bois blanc même pas fermée à clef. Je l'ai ouverte. J'ai vu tout de suite un paquet de lettres soigneusement ficelé, un simple coup d'œil suffisait pour se rendre compte qu'elles venaient de sa femme. Une lettre était à l'écart, toute seule. C'était celle qu'il avait reçue la veille, le cachet de la poste en faisait foi.

J'ai tiré de l'enveloppe une épaisse feuille de papier commun, du papier d'emballage. L'écriture était grosse et appliquée, il y avait quantité de fautes d'orthographe. « Mon pauvre Monsieur, (quel début bizarre !) J'ai bien reçue votre honorée de ce mois. J'ai beaucoup hésité avant de vous répondre, ça va

vous faire tellement de mal ! Mais il faudra tout de suite ou plus tôt, il vaut mieux que ce soit tout de suite. Votre femme est partie. Elle a quitté le pays avec Emile, vous savez, votre voisin. On n'a pas eu de nouvelle depuis. On ne sait pas où ils sont. N'avez pas trop de chagrin, ne vous mangez pas les sangs surtout ! Il ne faut pas lui en vouloir. C'est si long depuis que vous êtes au front. Il aurait fallu que vous reveniez en permission de temps en temps. Mais vous n'êtes jamais revenu. Alors, elle s'ennuyait. Elle ne savait que faire. Elle n'avait pas assez d'occupation à la maison. Si seulement vous aviez eu des gosses, même un seul, ça aurait suffi. Il faut comprendre ! Une femme, c'est désœuvrée. Elle s'est laissée entraîner. Elle était sans défense. Lui, c'était un beau parleur. Elle n'a pas su ce qu'elle faisait. Il faut lui pardonner. Elle vous reviendra, c'est sûr ! Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Il faut vous faire une raison. Vous verrez, il y aura encore de beaux jours pour vous ! Mon pauvre Monsieur, avec tous mes regrets, j'ai bien l'honneur. Votre voisine. » (La signature était illisible).

A travers ces pauvres phrases embarrassées, tout le drame se précisait.

Comme il faisait frais, un feu de bois pétillait dans la cheminée. J'ai replié lentement la lettre, j'ai pris celle de sa femme, j'ai tout jeté au feu.

Il n'avait sans doute pas dormi de la nuit. Au matin, il s'est levé par la force de l'habitude. On lui a remis le courrier, il est parti. Il a vu de loin le clignotant, il a entendu le bruit du train. Il savait que tout était fini, que désormais il n'y aurait plus jamais de bonheur. L'obstacle arrivait sur lui. Alors il n'a pas hésité, il a poussé à fond la manette des gaz, il a emballé le moteur...

Yves LE CANU.
Peltre — 1939.



Madame André FILLON et ses enfants renouvellent tous leurs remerciements aux nombreux témoignages de sympathie qu'ils ont reçus de la part de l'Amicale VB - XABC et des Anciens d'Ulm au décès de André FILLON, notre regretté camarade et ami et vous assurent de toute leur reconnaissance émue.

Nos amis PIERREL Paul, de La Bresse (Vosges), nous font part de leur joie d'être grand-père et grand-mère d'une petite Fabrice, née le 10 Juin 1970. Félicitations à papa et maman LEMAIRE.

Le Docteur et Madame Paul RICHARD nous font part du mariage de leur fils Jacques avec Madeleine Marie-Jeanne DIDIER, le 4 Août 1970.

Nos vœux de bonheur et de prospérité aux heureux époux et toutes nos félicitations aux sympathiques parents.

ET... VIVE LES VACANCES !

Nos amis belges BELMANS, de Bruxelles : Aux Sables-d'Or-les-Pins avec leur fidèle souvenir ;

Et Marthe, Françoise et Jules MARCHAND, de Taminés, à Saint-Raphaël profitent des joies de la Côte d'Azur et doivent passer par Paris au retour.

Bravo... la Belgique !

Il n'y a plus de Pyrénées... disait un monarque. Pour nos amis DUEZ, il n'y a plus d'Alpes... et nos modernes Tartarin de s'entraîner pour l'Himalaya en 1971. Merci de nous rappeler les beautés des Bossons et du Mont-Blanc.

Nos amis BRUN se détendent dans le Doubs sur les bords du lac de Saint-Point et se retrouvent autour d'un « Pot » avec notre sympathique Abbé DERISOUD... Sans doute ce petit vin de Seycel servi bien frais, ce n'est pas désagréable... A votre santé !

Nos amis Jean BATUT de passage à Saint-Hilaire du Harcouet (Manche), au retour de Saint-Malo où ils sont allés fêter les fiançailles de Georges par une messe, nous envoient à tous leur sincère amitié... Voyage en tandem s'il vous plaît !

A tous bien cordialement.

Et rendez-vous à tous à La Bresse les 3 et 4 Octobre pour la célébration du XXV^e Anniversaire où j'espère bien rencontrer avec notre cher président notre ami l'Abbé DERISOUD, un grand nombre d'Anciens d'Ulm.

Lucien VIALARD.

Le Gérant : ROCHEREAU.

Imp. CHASSERAY — 79 — Chef-Boutonne